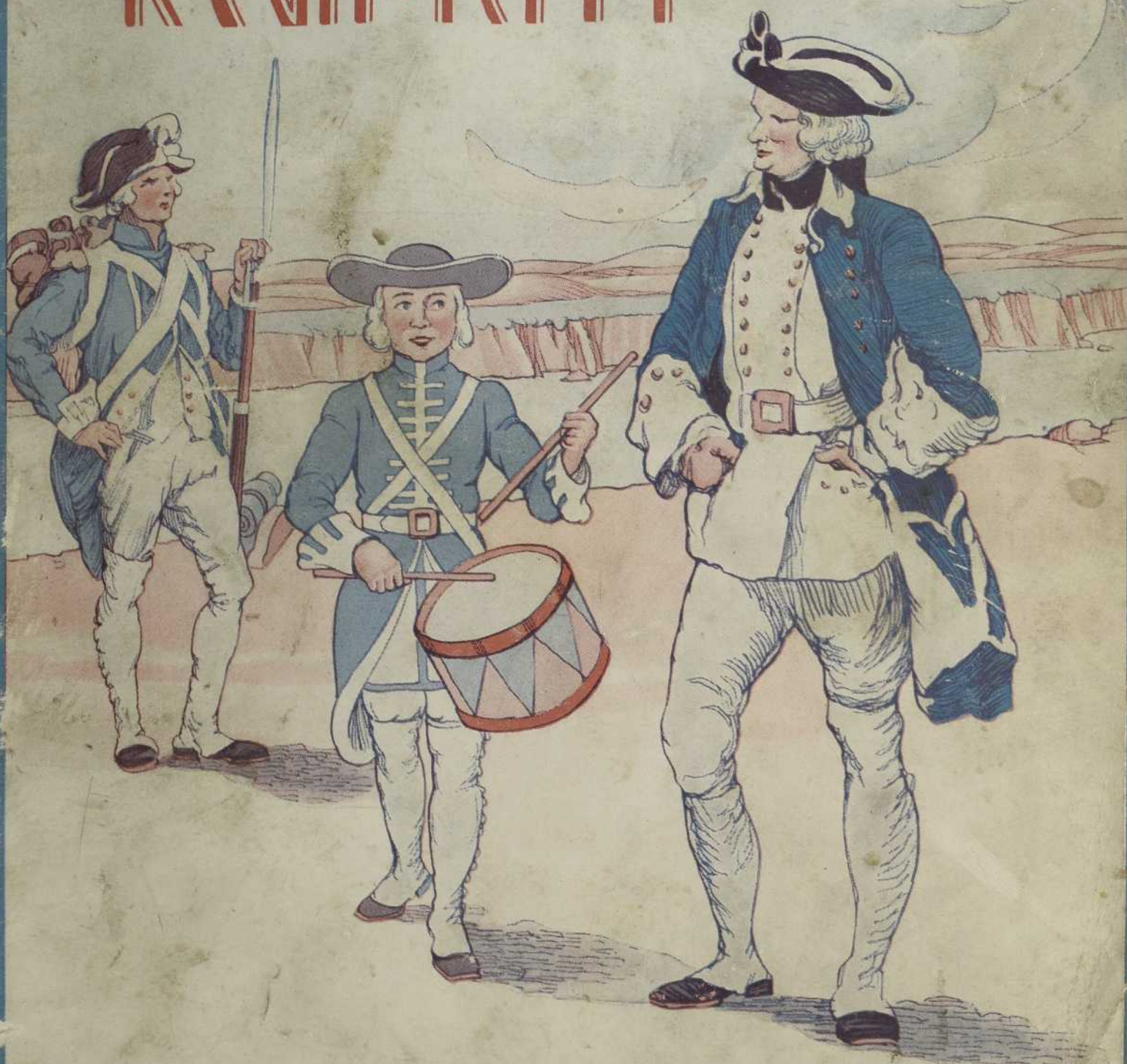


Maxime

C843.52
M464t
1935

Journal du RÉGIMENT



ÉDITIONS ALBERT LEVESQUE



Bibliothèque Nationale du Québec

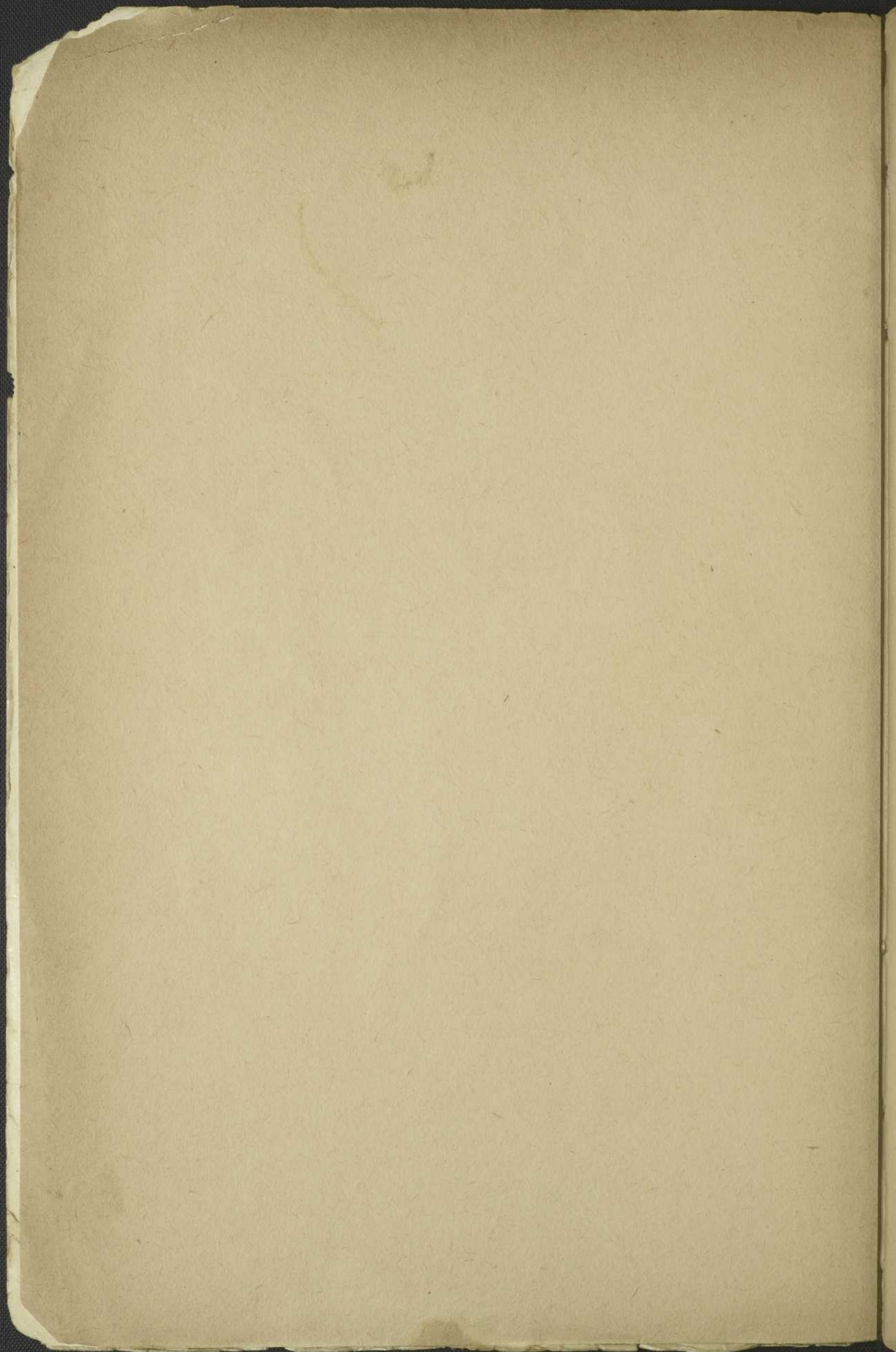
Jacques Francoeur

12 mai
1935

Hommage de l'éditeur

Alexandre

Le Préfet de Discipline



LE TAMBOUR
DU
RÉGIMENT

DU MÊME AUTEUR

I — OUVRAGES POUR ENFANTS :

- Fées de la terre canadienne (1928) (épuisé)
- Le Petit page de Frontenac (1930)
- Les Orphelins de Grand-Pré (1931)
- Jean la Tourte (1932)
- La Huronne (1931)
- Le Pêcheur d'Éperlan (1933)
- La Fée des Castors (1933)
- L'Ogre de Niagara (1933)
- Revue historique (12 brochures) (1933)

II — OUVRAGES POUR ADULTES :

- Moment de Vertige (*Roman* 1931)
- La Blessure (*Roman* 1932).

MAXINE

**LE TAMBOUR
DU
REGIMENT**

Illustrations de Maud Devlin

ROMANS



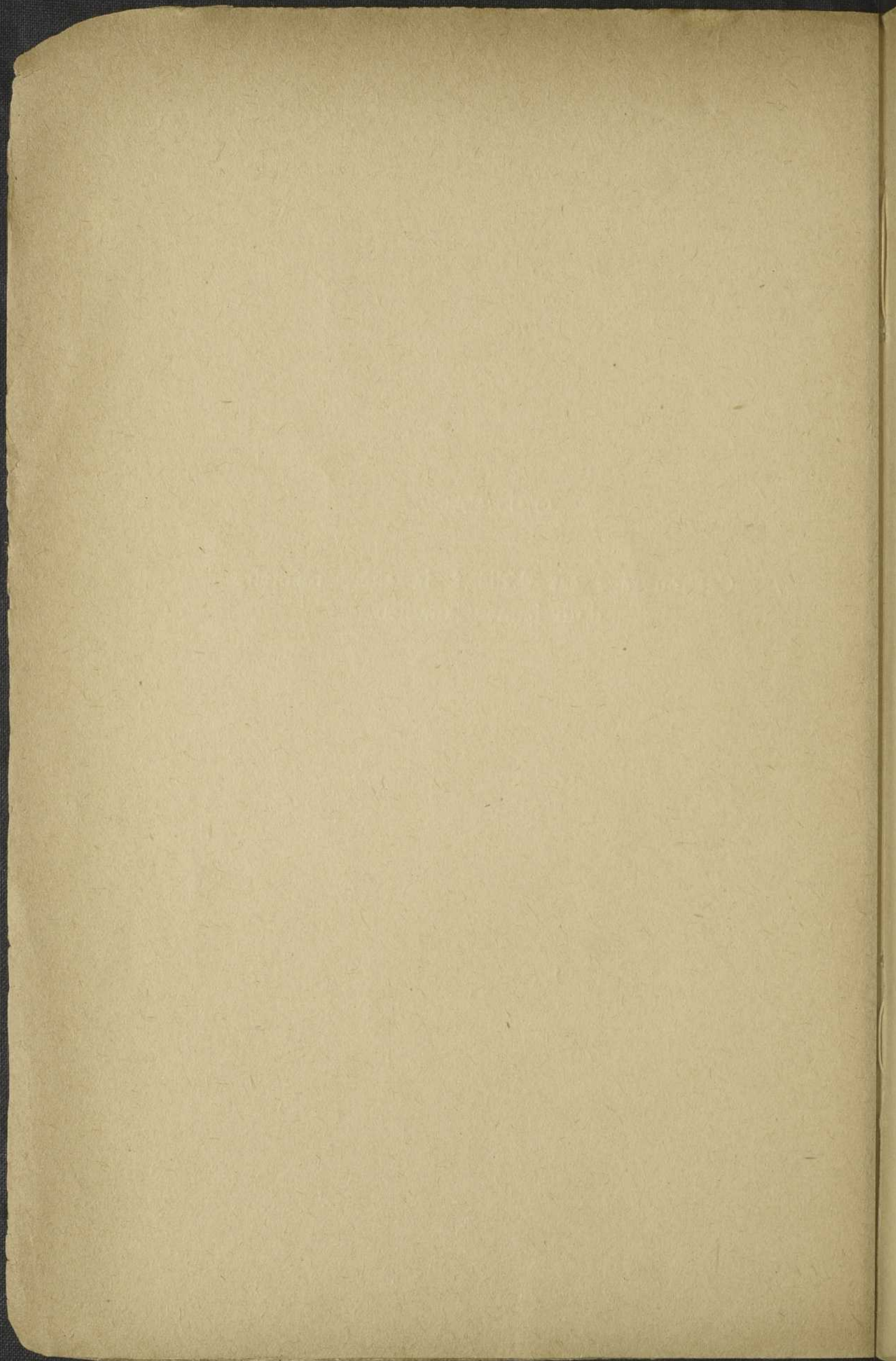
HISTORIQUES

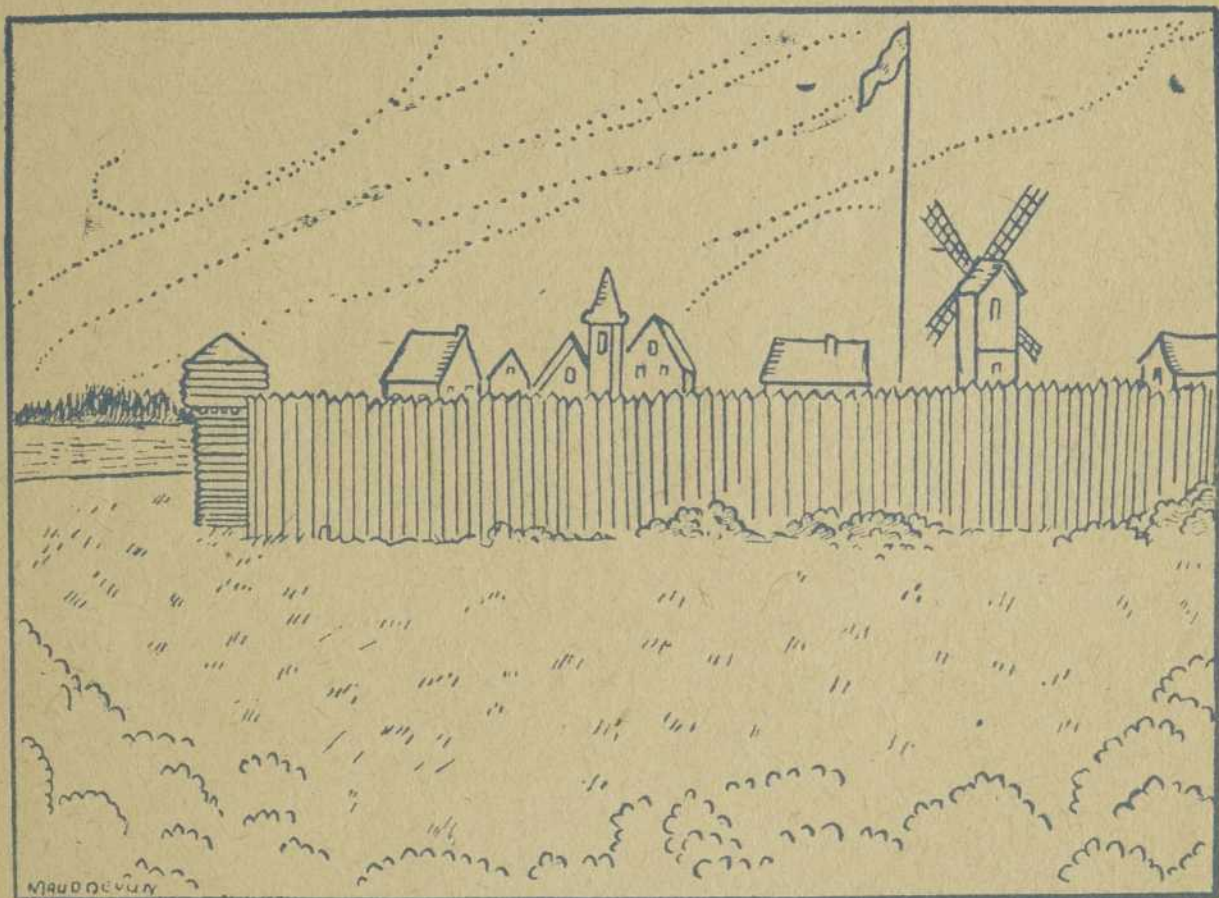
EDITIONS ALBERT LEVESQUE

PS
9526
A92 T35
1935

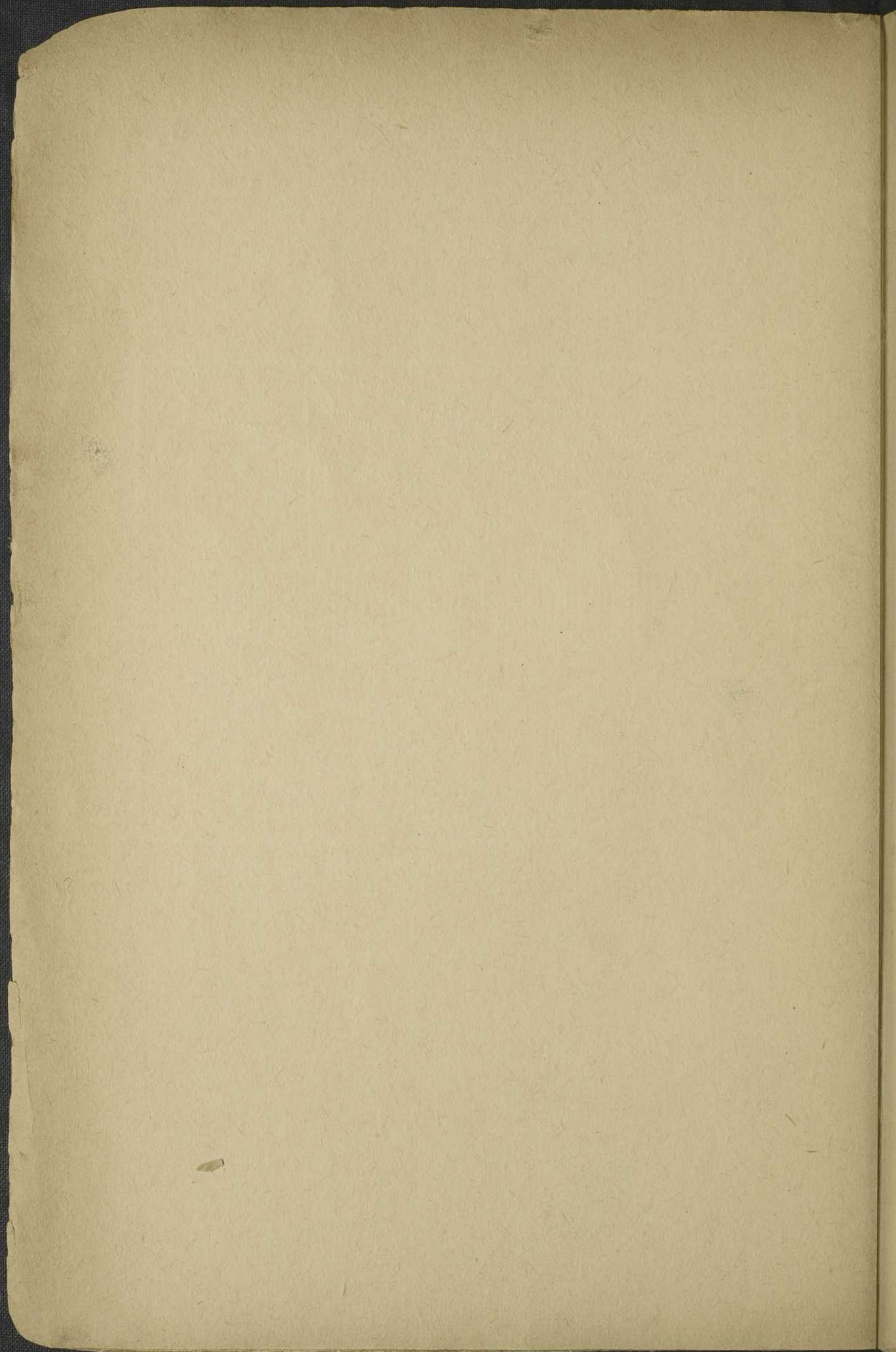
DÉDICACE

Cet ouvrage est dédié à la chère mémoire
d'un jeune Canadien.





Sur les bords du lac Saint-Sacrement....le fort William-Henry (retranchements)





I

AU FORT WILLIAM-HENRY

AU pied de hautes montagnes dont les sommets dominant d'un côté l'Hudson et de l'autre le Saint-Laurent une belle nappe d'eau déverse dans le lac Champlain ses ondes limpides comme le cristal: c'est le lac Saint-Sacrement, appelé par les Indiens Harican.

Sur ses bords pittoresques et sauvages, se dressait en 1756 le fort William-Henry.

Cette forte structure, à quatre bastions irréguliers, était presque carrée de forme et entourée de digues et de remparts; ces derniers consistaient en de solides billes de bois superposées à une certaine hauteur, dont les inter-

stices étaient remplis de sable et de gravier et le sommet armé de chevaux de frise.

Une garnison assez nombreuse y demeurait même en temps de paix; quelques militaires y avaient amené leurs femmes et leurs enfants, ce qui faisait de ce fort un véritable petit village.

On était dans la seconde semaine de mai, la journée avait été claire et douce, l'air attiédi de cette fin de printemps apportait des senteurs d'été. . . autour du lac, la verdure tendre du feuillage naissant se détachait sur le vert sombre des sapins et les pruniers sauvages étalaient déjà la toison blanche de leurs fleurs hâtives.

Un militaire à cheveux gris arpentait le bastion le plus rapproché du lac. Avisant un soldat qui passait, il dit:

— Avez-vous vu ma fillette?

— Oui, capitaine; Miss Georgette est allée faire une promenade sur le lac.

— Pas seule, sûrement?

— La petite Miss Fairy Jamieson l'accompagne; elles devaient prendre la barque à fond plat et ne pas s'éloigner trop du rivage.

— Quelle imprudence, tout de même! Je vais au-devant d'elles!

L'officier partit à grand pas vers le chemin qui descendait en pente douce et ombragée vers le lac.

Il s'arrêta sous un gros merisier dont les bourgeons n'étaient pas encore tous transformés en feuilles, scrutant des yeux le rivage où plusieurs barques et canots étaient tirés sur le sable... Tout à coup, une pluie de petits bourgeons velus lui tombe sur la tête... il lève les yeux... deux fillettes sont juchées sur une branche et le regardent d'un air espiègle!

— Ah, gamines! Je vous y prends cette fois!

Une fusée de rires lui répond... les enfants se laissent glisser jusqu'à terre et se jettent dans les bras du capitaine, qui les gronde, bougonnant:

— Allons, allons, remontez au fort, petites imprudentes! Vous auriez pu vous faire prendre par les Indiens ou vous noyer dans le lac!

— Nous avons longé la rive, grand-père, et nous ne sommes pas restées longtemps sur l'eau, n'est-ce pas, Fairy?

— Non, pas longtemps dit la petite, nous

sommes revenues jouer sur la plage, puis nous avons grimpé dans le merisier pour faire une cueillette de petites "minous"...et puis vous êtes apparu dans le chemin...

— Oui, continua Georgette, et tu es arrêté juste au-dessous de notre branche...c'était trop tentant...il fallait te jouer un tour! Tu n'es pas fâché pour vrai, dis grand-père?

— Non, non, mais nous voici rendus. Allez! C'est l'heure de votre souper!

Les enfants partirent en courant, et le capitaine Fisher retourna sur le bastion.

Il était encore là fumant sa pipe, une demi-heure plus tard, lorsque sa petite-fille vint le rejoindre.

— C'est l'été, hein, grand-père? Nous pouvons rester dehors!

— Pas encore l'été, petite fille, mais une journée exceptionnelle pour la saison!

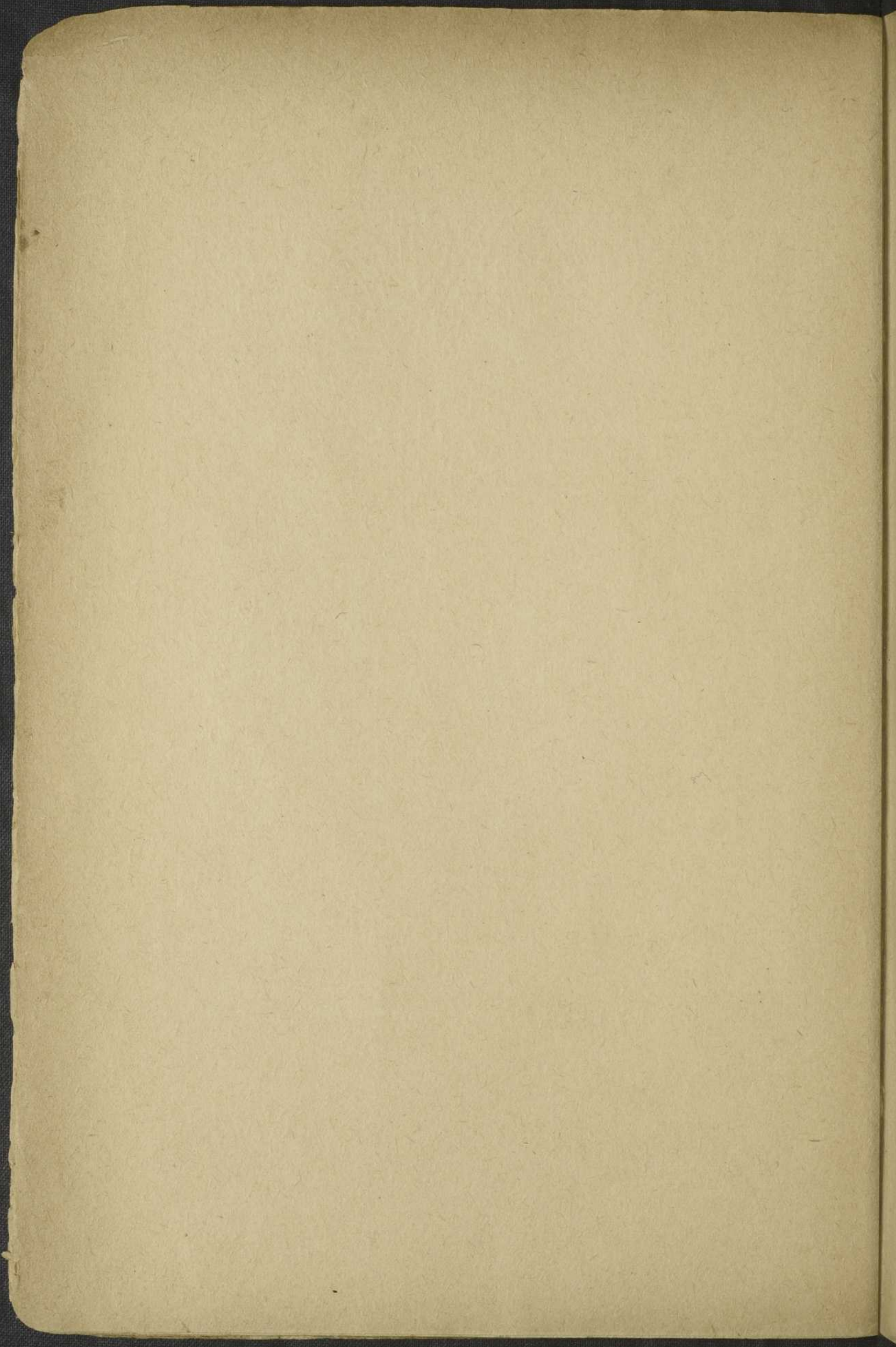
— Grand-père, il est arrivé des militaires aujourd'hui.

— Je sais; il n'y a plus de place dans le fort, on va les installer un peu plus loin, dans les retranchements.

— Pourquoi en vient-il autant?



"ah, gamines! Je vous y prends cette fois!"



Parce qu'on craint une attaque contre le fort.

— Une attaque des sauvages?

— Plutôt une attaque des Français... A Québec, l'on attend, je sais, des troupes de France!

— Dis, grand-père, je suis anglaise, n'est-ce pas?

— Oui certes, petite; ton père était Norman Henry Fisher, mon fils!

— Et maman?

— Ta mère, dame, elle était Bretonne, elle se nommait Yvonne Kermanouec... ça n'empêche pas que tu sois bien anglaise!

— Mais pourquoi, grand-père, m'a-t-on donné un nom français: Georgette?

— Ah, ça, c'est toute une histoire! Ta mère sauvée d'un naufrage (un grand vaisseau français qui sombra dans l'Atlantique) fut recueillie par un officier anglais qui habitait la Virginie. La famille de cet officier adopta ta mère, alors une jeune fille d'une quinzaine d'années, dont les parents avaient tous deux péri en mer. Ce fut là, trois ans plus tard, que mon fils épousa ta maman.

— Et moi, je suis née en Virginie?

— Oui. Ton père avait là un ami d'enfance, un jeune Virginien qui s'appelait George Washington. Il fut ton parrain, et on te donna son nom...mais ta mère, à cause de sa naissance française, désira t'appeler Georgette au lieu de Georgie...et, ma foi, ce nom te va bien, petite!

— Tant mieux...grand-père...

— Quoi donc?

— C'est maman qui m'a appris le français?

— Oui, elle te parlait dans sa langue, mais elle savait très bien la nôtre! C'est étonnant que tu puisses te rappeler le français, depuis bientôt cinq ans que ta pauvre maman est avec le bon Dieu!

— Je ne le sais plus beaucoup...je le comprends, mais pour le parler...ça ne va pas! Dis, grand-père, si on attaque le fort, où nous cacherons-nous, Fairy et moi?

— Les parents de Fairy en auront soin; toi, tu resteras sous la garde de Mistress Gruntle, la femme du sergent, et à l'intérieur du fort, il n'y aura rien à craindre.

— Grand-père, est-ce que les sauvages sont pour nous dans la guerre?

— Très peu d'entr'eux. Nous ne comptons que sur les Delawares, du moins plusieurs tribus de cette nation. Je crois, d'après les renseignements reçus, qu'un petit groupe de ces derniers ont juré la mort des commandants français, pour venger deux de leurs chefs, tués par les soldats de Ticonderoga*...mais ce petit peloton n'est pas l'allié des Anglais, il agit seul. J'ai appris que les Sioux, les Ottawas et les Indiens du lac Supérieur se préparent à aller rencontrer à Montréal ou Québec, le nouveau général qui doit arriver de France.

— J'ai peur des sauvages, grand-père! Ce sont eux qui ont tué mon papa!

— Tu es à l'abri, *darling*, ne crains rien, ces satanés peaux-rouges ne te toucheront pas! Ton vieux grand-père est là! fit le militaire, attirant sur ses genoux, l'enfant devenue tremblante.

Georgette Fisher était toute frêle et menue, ne paraissant guère avoir ses douze ans révolus.

* Carillon.

Une superbe chevelure blonde tombait sur ses épaules et par un contraste étrange ses yeux étaient bruns, presque noirs et l'arc de ses sourcils très foncé. De jolies fossettes se creusaient dans ses joues rosées et sa bouche rieuse découvrait une double rangée de dents petites et blanches comme des perles.

— Pourquoi, grand-père, dit-elle tout à coup, ne sommes-nous pas restés en Virginie?

— J'ai été nommé à ce poste, petite. Tu étais orpheline, tu vivais chez moi, je n'ai pas voulu te laisser, surtout lorsque j'ai su que Mistress Gruntle, qui avait toujours eu soin de toi, devait suivre son mari ici. Nous étions en paix à ce moment; d'ailleurs, j'ai toujours considéré que tu y serais en sûreté.

— Et toi, grand-père, vas-tu te battre?

— Je défendrai le fort, au besoin, comme les autres, mais je n'anticipe rien de grave pour le moment.

— C'est toi qui va commander?

— Non; il y a le colonel Monroe, puis en second le colonel Young... mais ne songe plus à la guerre, chérie! Voici l'heure d'aller te coucher... Embrasse-moi et va vite rejoindre

Mistress Gruntle, je l'aperçois là-bas, elle te cherche sans doute...

Georgette embrassa le capitaine et courut rejoindre sa gardienne.

Le militaire la regarda partir, puis il resta songeur... Combien triste et tragique la mort des parents de Georgette! Sa mère, enlevée par une fluxion de poitrine, son père, la même année, lâchement assassiné dans un guet-apens iroquois... le souvenir de cette tragédie étreignait toujours le cœur du brave capitaine Fisher.





II

PETITE-FERME

PENDANT que le capitaine du fort William-Henry se laissait aller à ses souvenirs, une flotte composée de six puissants vaisseaux de guerre avait remonté le Saint-Laurent, et stationnait aux environs du Cap Tourmente, attendant un vent favorable pour les monter jusqu'à Québec.

Sur les bords du fleuve, il existait à cette époque un village appelé Petite-Ferme. C'était un tout petit bourg, attenant à la paroisse de Saint Joachim, à environ dix lieues de Québec.

Un gamin d'une quinzaine d'années dégringola lestement du haut d'un immense rocher

où il était juché et vint s'asseoir au bord de l'eau, regardant longuement le fleuve...

— Hé, La Flèche! Qu'est-ce que tu vois de si beau là-bas? dit un jeune paysan en s'approchant.

— C'est cette barque, qui a quitté le grand vaisseau... on dirait qu'elle se dirige ici!

— *T'as* la berlue! C'est *queuque* pêcheur, *manquab!*

— Non, non! Du haut de mon rocher je regardais les grands navires qui viennent de France, et j'ai vu partir une barque... tiens, regarde! Elle s'en vient! Ils sont plusieurs là-dedans, il y a quatre rameurs, et, tiens, je vois un homme à l'arrière!

La barque en effet se dirigeait vers la rive, en peu de temps elle aborda.

Deux marins mirent pied à terre suivis d'un militaire de taille moyenne, à l'aspect un peu sévère et à l'air décidé.

— C'est ici Petite-Ferme? demanda-t-il au plus grand des deux garçons.

— Oui...

— Où peut-on se procurer une voiture?

— *Pour et où aller?* demanda celui-ci.

— Jusqu'à Québec.

— Bedame, c'est loin! *C'est-y pour tous l'cinq?*

— Non, fit le militaire, moi seul.

— *Ben, j'cré qu'j'en connais-t-un* qui pourrait s'arrimer pour ça. Voulez-vous *attend'e icitte* ou *ben v'nir* au village?

Sans lui répondre, le militaire s'adressa aux marins:

— Vous pouvez retourner à "La Licorne," leur dit-il; je vais suivre ce paysan et je trouverai bien ce qu'il faut.

S'adressant ensuite au Canadien, l'officier demanda:

— Quelle distance d'ici à Québec?

— Proche dix lieues, hein Laflèche?

Mais le gamin n'était plus là... dès qu'il avait entendu le militaire demander une voiture, il était parti en courant vers un champ au sommet de la colline. Le militaire qui s'était retourné vers la barque pour dire un mot aux marins, le revit soudain à ses côtés:

— Le père Sonon vous conduira, dit-il au voyageur, il a une calèche et peut vous amener

jusqu'au Château-Richer; là vous trouverez une autre voiture.!

— Diable, tu es vif, gamin, dit l'étranger; es-tu un Canadien?

— Oui, monsieur; Daniel Rocher pour vous servir!

— Ah? Mais pourquoi ce grand gars t'appelle-t-il La Flèche?

— C'est un sobriquet que mon père m'a donné quand j'étais petit.

— C'est un nom que tu sembles bien porter, en tous cas... Partez, mes amis, cria-t-il aux marins dont la barque ne s'était pas éloignée, j'attendrai "La Licorne" à Québec!

A ce moment arriva le cultivateur en question, qui s'offrit à conduire l'étranger jusqu'au Château-Richer. Il se doutait bien que cet officier devait être quelque personnage, mais celui-ci ne lui donna aucun renseignement à ce sujet.

Pendant que Sonon attelait le cheval, l'officier amusé par l'air éveillé de La Flèche, le questionna:

— Où demeures-tu, vif-argent?

— Pour le moment ici, mais quand je pourrai rejoindre l'armée...

— Tu voudrais être soldat? Quel âge as-tu?

— Quinze ans, monsieur.

— Tu as tes parents?

— Non, monsieur, je suis orphelin.

— Que faisait ton père?

— Coureur de bois, monsieur.

— Hum . . . aimerais-tu venir avec moi jusqu'à Québec?

— J'en serais ravi, mais le père Sonon ne voudra pas. Pas même jusqu'au Château!

— Je vais arranger ça, fit l'étranger, se disant que ce gamin intelligent, à la repartie si prête et si alerte, pourrait sans doute lui donner des renseignements; comme l'habitant arrivait avec sa vieille calèche attelée d'un cheval pommelé, il s'installa au fond de la voiture et s'écria:

— En place, La Flèche! Tu viens avec nous!

— Excusez, *m'sieur l'militaire*, fit l'habitant s'installant à son tour sur la petite banquette de l'avant, *l'gars* n'est pas gréé pour *s'promener* en voiture, avec ses pieds nus et ses vieilles hardes!

— Qu'importe! Il est bien ainsi et je l'amène!

Avant que l'habitant ait eu le temps de formuler d'autres objections, La Flèche était déjà assis auprès de l'officier et avait lancé un: "Hop, le Gris!" qui fit partir le cheval au trot et faillit faire tomber le bonhomme Sonon en bas de son siège.

On approchait de la mi-mai et les chemins étaient passablement beaux, mais à certains endroits la terre encore gelée causait des terrains tremblants qu'on appelait, au pays, des "ventres de boeuf". Le père Sonon en évita plusieurs, mais soudain, le cheval n'avancait plus... ses pattes avaient peine à se dégager de cette boue gluante où s'enfonçaient les roues de la voiture... La Flèche sauta par terre, tira, poussa, prit le cheval à la bride et l'on finit par se tirer du mauvais pas!

On approchait du Château; le jour baissait, il faisait déjà très sombre. L'habitant vit que le cheval faisait des soubresauts inquiétants... De nouveau, La Flèche sauta de la voiture...

— C'est le trait qui s'est brisé, dit-il; le timon frappe sur la patte du gris et ça le fait sauter!

L'habitant à son tour, sauta par terre, et se

mit à fourrager sous la banquette à la recherche d'un bout de corde pour réparer le trait rompu, mais quand il eut enfin trouvé ce qu'il voulait, La Flèche avait déjà fait la réparation nécessaire.

— Comment l'as-tu radoubé? demanda Sonon.

— Avec un morceau de ma bretelle de cuir... ma culotte tiendra bien jusqu'au Château! dit le gamin avec cet air comique qui lui était coutumier; ou plutôt, tiens, donnez-moi votre bout de ficelle... et filons, monsieur le militaire est pressé!

— Es-tu toujours vif comme ça? demanda l'officier lorsque la calèche roulait de nouveau sur la route.

— Je ne m'en aperçois pas, c'est plus fort que moi, quand les choses vont trop lentement, je frémis, je bous d'impatience!

— Et tu voudrais être soldat?

— Oui... et je le serai!

— Quand vous *creyez*, *m'sieur l'militaire*, dit l'habitant, se retournant à demi sur son siège, *l'p'tit* gars voudrait s'enrôler... *bon-*

heureusement pour lui il est engagé avec *moé* pour un an!

— Mais il y deux mois de passés là-dessus, interjecta Daniel.

— C'est *vré*, mais ça fait encore dix mois à courir! reprit Sonon, Hue, *l'Gris, cancre, feignant*,* continua le bonhomme en tirant sur les guides, on n'arrivera jamais si tu dors *su'l* chemin!

Une vingtaine de minutes plus tard, on arrêtait au presbytère du Château-Richer.

L'abbé Buron, le curé, sortit à la porte pour voir quels visiteurs lui arrivaient et lorsque l'officier se présenta il lui serra les mains avec effusion en l'invitant à entrer; avant que la porte ne se soit refermée, La Flèche eut le temps de saisir ces mots:

— Monsieur de Montcalm! Notre général! Soyez le bienvenu!

L'habitant qui les suivait avec le léger portemanteau de l'officier, fit alors mine de se retirer. Montcalm lui dit:

* fainéant

— Retournez-vous immédiatement à Petite-Ferme?

— Non *m'sieu*, il fait noir, pas *d'lune*. . . si *m'sieu l'curé* veut *ben*, *j'vas* rester un brin. . . *j'partirai* au petit jour.

— Sans doute, dit le curé; ma ménagère va s'occuper de vous. Allez dételer votre cheval; où l'avez-vous laissé?

— Il est à l'étable, monsieur le curé, fit Daniel qui venait d'entrouvrir la porte, je me doutais bien que vous ne nous renverriez pas cette nuit, et j'ai dételé!

— Quel gamin! s'écria Montcalm, tandis que Daniel sortait de nouveau à la suite de l'habitant.

— En effet, dit le curé, ce n'est pas pour rien qu'on l'a surnommé La Flèche!

Ce soir là, Montcalm, malgré les graves préoccupations qui l'obsédaient, ne put s'empêcher de songer à ce jeune Canadien si intelligent et qui désirait si ardemment être soldat. . .

Au matin, il fut éveillé par le son du tambour. . .

— Ah ça, se dit-il, il y a donc des militaires

dans le village! Voilà des baguettes qui savent fort bien tambouriner le réveil!

Jetant un coup d'oeil à la fenêtre, il aperçut, en bas, dans la cour, son jeune compagnon de la veille, à califourchon sur un tronçon d'arbre et tambourinant à merveille avec deux baguettes rustiques sur le fond d'une terrine de ferblanc!

— Saprستي, je me suis fait prendre! murmura Montcalm à mi-voix.

Tout en procédant à sa toilette, un fait lui revint à la mémoire: durant la traversée, un jeune tambour de Royal-Roussillon, faisant partie des troupes à bord "Le Léopard" était mort en mer, victime du scorbut... il faudrait le remplacer...

— La Flèche! cria le général par la fenêtre, viens ici, garçon!

En deux secondes Daniel avait monté l'escalier trois marches à la fois et frappait à la porte!

— Qui t'a appris le tambour? demanda Montcalm.

— Mon père; il avait été soldat; il avait un joli tambour qui a été brulé dans l'incendie qui a tout dévasté chez nous.

— Aimerais-tu vraiment à être soldat... devenir tambour dans un régiment?

Daniel sursauta:

— Etre tambour! Mon rêve! s'écria-t-il; mais changeant soudain de ton:

— Ça ne se pourra pas! Mon engagement est pour un an! Je pourrais bien me sauver... mais mon père m'a fait promettre un jour de ne jamais manquer à ma parole!

— C'est très bien ça, et tu n'y manqueras pas. Il doit y avoir moyen de lui parler à ce père Sonon et de le faire consentir!

— Il dira toujours non, fit le gamin; il est têtue comme une mule...de plus je lui rends des services sur la ferme!

— Nous verrons ça! Ne dis rien! Oust! Sauve-toi maintenant et attends de mes nouvelles!

Daniel repartit au galop comme il était venu.

Pendant le déjeuner matinal, Montcalm parla au curé de son projet de remplacer par ce canadien le jeune tambour de Royal-Roussillon.

— Je crois que vous feriez bien dit celui-ci, ce gamin serait un fameux soldat...et j'ai raison de croire qu'il n'est pas trop bien traité

chez cet habitant qui passe pour être très dur. . . lorsque le père est mort, cet homme qui connaissait les aptitudes du garçon offrit de le prendre chez lui pour un an, et comme l'enfant n'avait pas de famille, ni de fortune, ce fut vite décidé!

— Il n'a pas le même accent que le paysan, dit le général.

— Non; ses parents étaient instruits; le père ne devint coureur de bois que dans son désespoir de la mort de sa jeune femme. . . Daniel est un brave enfant, richement doué. . . bien jeune, cependant, mon général pour être à l'armée!

— Nous en avons plusieurs de seize ans! Tandis que vous allez donner des ordres pour la voiture qui me conduira à Québec, je vais parler au bonhomme, et moyennant une compensation, j'espère qu'il consentira.

Une heure plus tard, le père Sonon repartait seul en calèche pour Petite-Ferme, et, dans une autre voiture, le général et son jeune Canadien (ce dernier habillé et chaussé par les soins du curé) roulaient ensemble vers Québec, tandis que "La Licorne" et les autres vaisseaux de

la flotte, profitant d'un vent favorable, remontaient à toutes voiles le vaste Saint-Laurent et jetaient l'ancre devant la ville.

Et c'est ainsi que Daniel Rocher, surnommé La Flèche, quitta la vie des champs et devint soldat et tambour dans le régiment du Marquis de Montcalm.





III

VERS QUÉBEC

DU château-Richer à Québec, le chemin était meilleur, et l'habitant peu loquace qui conduisait le gros cheval de ferme le maintint à une bonne allure, ce qui permit de couvrir la distance de quatre lieues dans un peu plus d'une heure de route.

Montcalm, intéressé par le paysage nouveau qui se déroulait devant lui, n'oubliait pas, néanmoins, son jeune compagnon. L'abbé Buron lui avait dit que Daniel comprenait certains idiomes indiens et le général le questionna à ce sujet :

- Tu connais les sauvages, La Flèche?
- Oui, monsieur.

— Tu pourrais dire “mon général” puisque tu es en train de devenir soldat!

— Oui, mon général, répéta Daniel, le regardant avec une figure épanouie de joie, j'en connais plusieurs; j'ai souvent fait la chasse avec eux quand ils accompagnaient mon père dans ses excursions pour le gros gibier.

— Depuis quand es-tu orphelin?

— Depuis deux mois, mons... mon général; lorsque mon père est mort, je suis resté seul, ma mère ayant péri dans l'incendie de notre maison, quand j'étais petit.

— Et ton père était coureur de bois?

— Il ne l'a pas toujours été; je me rappelle notre jolie maison, les chambres avec de grands portraits suspendus aux murs... ma petite maman, si blonde, si mignonne... après le feu, tout changea pour moi, et mon père, découragé, devint coureur de bois! Il m'amenait partout avec lui.

— Tu dois alors savoir mieux courir que lire?

— Je sais lire aussi, dit La Flèche; mon père lisait beaucoup; il m'apprenait à lire, écrire, compter... avait même commencé à me faire

faire un peu de latin...mais il devint malade et étrange pendant toute une année avant sa mort...il parlait toujours de ses livres brulés et de ma pauvre maman...il connaissait bien les tribus indiennes!

— Lesquelles?

— Les Abenaquis, les Iroquois (des démons, ceux-là) les Sioux, les Hurons...j'ai un bon ami parmi ces derniers!

— Comment l'appelles-tu?

— Joseph Chatakoin.

— Chatakoin, répéta Montcalm, qui avait étudié à fond le plan de la Nouvelle France, n'y a-t-il pas un endroit de ce nom en ce pays?

— Oui, et aussi un lac et une rivière! Chat' prétend que ce nom vient de ses ancêtres qui y demeuraient autrefois. Il dit que son nom signifie Petit-Cerf...moi, je l'appelle Chat', c'est plus court!

— Bien entendu, toi tu choisiras toujours ce qui va le plus vite! dit le général avec un sourire amusé; ton ami est-il vieux?

— Oh oui! Il a bien trente ans!

— Quel vieillard! Où l'as-tu connu?

— Dans les grands bois de la Saint-Jean;

nous allions partir à la chasse et en quittant notre cabane nous avons rencontré deux Indiens qui s'en allaient par le même chemin.

— Hé, les gars rouges, dit mon père, venez-vous avec nous chasser l'original?

— Es-tu seul avec le gosse, Visage-Pâle? demanda le plus vieux.

— Oui. Qui es-tu? Il me semble que je t'ai déjà vu?

— Peut-être... Je suis Ouista dit Thaninhison et celui-ci est Chatakoin, un camarade.

— Partons ensemble, dit mon père, nous partagerons la chasse.

Nous voilà donc en route, tous les quatres... (mais pardon, mon général, je vous ennuie, sans doute!)

— Non, non, continue, dit Montcalm, sans prêter toutefois une grande attention à ce que disait son jeune compagnon.

— Pendant plusieurs jours tout se passa très bien; nous n'avions pas encore vu d'originaux, mais près de notre tente de branches (un bel abri que nous avaient construit les Indiens) il y avait déjà plusieurs chevreuils et même un renard... Un soir, Chat' s'était éloi-

gné, mon père était à lire à la lueur du feu (c'était l'automne), lorsque Thaninhison, la Tête-Plate...

— La Tête-Plate?

— C'est le nom de sa tribu... Thaninhison s'approcha du lit de sapin où je dormais, tira la couverture par-dessus ma tête et me jetant sur son épaule, s'enfuit dans le bois!

— Quel âge avais-tu donc?

— Neuf ans, c'est l'année du feu... mon père, stupéfait, crut d'abord à un badinage, de la part d'Ouista, puis voyant qu'il ne revenait pas, il se lança à sa poursuite... mais la nuit noire l'empêchait de pouvoir suivre le fuyard:

— Chatakoin! Chatakoin! appela-t-il... Nulle réponse! Petit-Cerf était disparu comme Thaninhison!

Dès que parut le jour, mon pauvre papa se mit à arpenter la forêt en tous sens, m'appelant à grands cris, faisant retentir le grand bois de ses appels désespérés... la journée entière se passa ainsi... À la brunante, mon père revint tristement à notre cabane... elle était déserte, ...Découragé, il alluma le feu et s'assit sur un

tas de bois, épuisé de fatigue et de chagrin... un léger bruissement dans les branches lui fit soudain lever les yeux... À quelques pas il aperçut Chatakoin qui me portait sur son dos! J'agitai les bras sans parler (Chat' m'avait commandé le silence) un instant plus tard mon père me serrait sur son coeur!

— Rentrons, dit Petit-Cerf, le gosse a froid, et il faut que je te parle!

— J'ai faim aussi! m'écriai-je.

— Viens, viens, tu vas manger et te réchauffer cher petit rescapé... dit mon père, et toi aussi Chatakoin tu as sans doute faim?

— Tu l'as dit! Je cours depuis la nuit dernière pour ramener ton gosse!

— Viens manger, mon brave, dit mon père, et tu vas me raconter ce qui est arrivé (mais mon histoire est trop longue, mon général, je...)

— Parle, parle, gamin; que raconta ton Petit-Cerf?

— Il dit que Thaninhison voulait me voler pour me vendre aux tribus Delawares, les amis des Anglais; ils avaient disait-il, des bourgardes non loin du lac Harican que les Français appel-

lent Lac Saint-Sacrement...il voulait se venger de mon père, qui autrefois, l'avait empêché de scalper un prisonnier (mon père ne l'avait pas reconnu mais le sauvage s'en souvenait bien!)

— Et toi, tu as dû avoir bien peur?

— Pas trop...je me disais: quand le vieux dormira je me sauverai, je cours bien plus vite que lui! Mais, rendus à une petite hutte, il me jeta par terre et m'attacha les jambes.

— Alors...

— Alors, je voulus appeler, mais il leva un fanal et me montra sa hache...

— Si tu cries, dit-il, j'ai mon tomahawk!...

— Ma foi, je n'ai pas crié! Puis, il s'est couché par terre après avoir bu de la boisson de sa gourde...je n'étais pas trop chaudement couché sur la terre froide, mais j'ai dû dormir assez longtemps; j'ouvris les yeux...Thanin-hison dormait dans un coin de la hutte...une branche me frôlant la figure me fit lever les yeux...il faisait jour...je vis une petite ouverture dans le toit de la cabane et la bonne figure de Petit-Cerf qui me regardait! J'ouvrais la bouche pour crier: Chat'! Mais il mit un doigt sur ses lèvres...je compris! Au

moyen d'une ficelle, il laissa glisser son couteau jusqu'à moi; je le saisis et je coupai mes liens! Sans bruit, je rampai vers la sortie... Chat' eut juste le temps de me prendre dans ses bras, lorsque Thaninhison s'éveilla...

— Il devait être furieux! dit le général.

— Oui! Je pense qu'il se demandait comment j'avais pu lui échapper! Mais avant qu'il put me saisir, Chat' m'emportait... Vers midi, nous étions encore assez loin de notre cabane, quand soudain, voilà Thaninhison qui fonce sur nous! Chat' me pousse de côté et se lance sur la Tête-Plate; ils luttent, ils sont comme soudés ensemble et se roulent tour à tour l'un sur l'autre... mais enfin, Chat' est vainqueur! L'autre, blessé, reste écrasé au pied d'un arbre tandis que Petit-Cerf me prend sur son dos et me ramène! Depuis ce temps il est resté mon ami, et c'est lui qui m'a appris l'abénaquis et le huron.

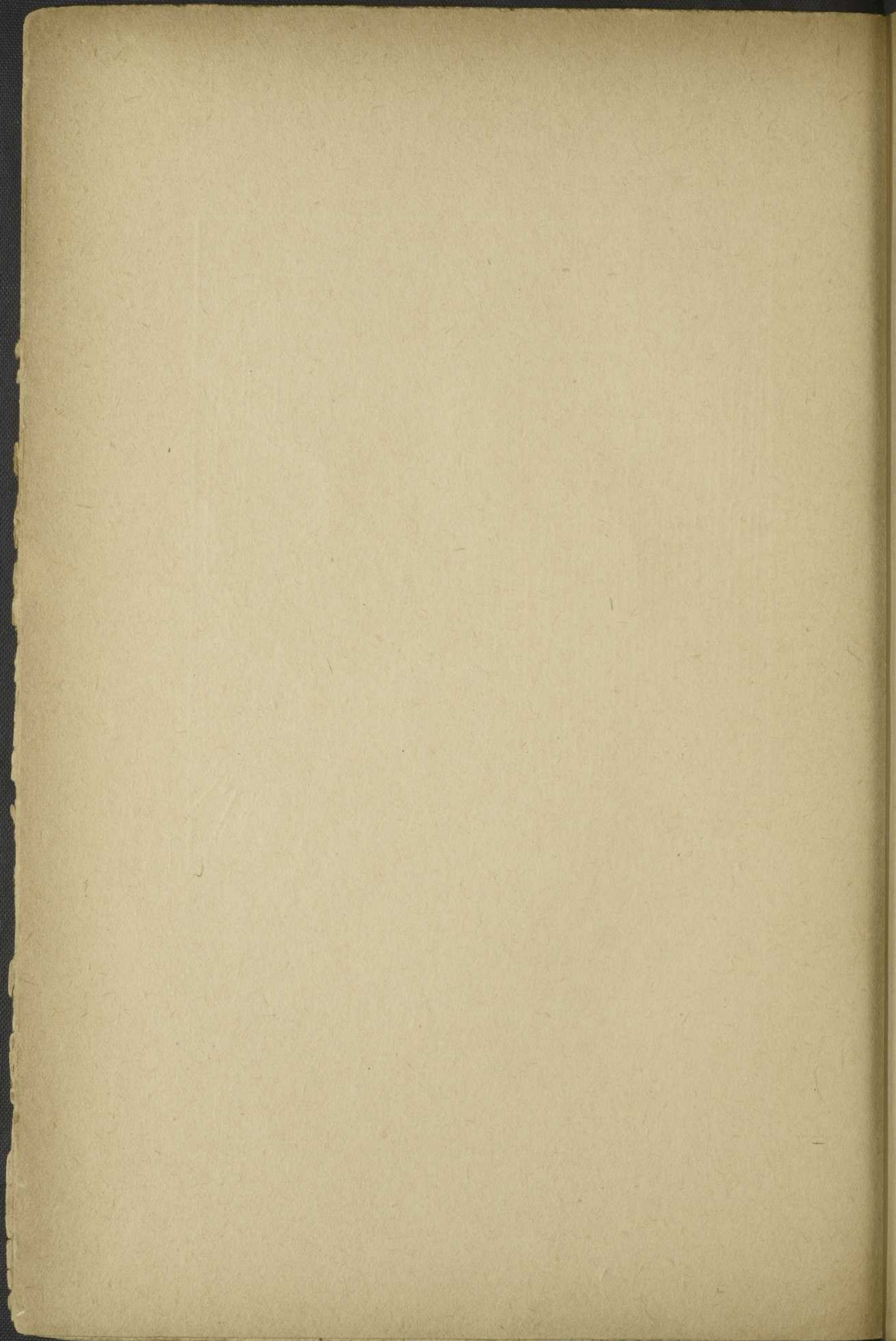
— Où est-il maintenant? demanda Montcalm.

— Il est parti pour un fort qui s'appelle William-Henry, où il doit avoir des informations importantes, m'a-t-il dit.

Le général, avait écouté assez distraitement



L'Indien leva son fanal et dit : "Si tu cries, j'ai mon tomahawk !"
...ma foi, je n'ai pas crié !"



la longue histoire de son jeune compagnon, mais à ses dernières paroles, il devint attentif:

— Sais-tu où le retrouver ton Petit-Cerf?

— Mon général, je sais qu'il devait venir à Québec, et s'arrêter avant son grand voyage, chez des cousins à Lorette.

— C'est bien, nous en reparlerons... mais quel est donc ce bruit étourdissant?

— C'est la grande chute!

— Quelle chute?

— Le Sault Montmorency!... Regardez, nous le voyons d'ici! On arrêta la voiture; Montcalm contempla la splendide cataracte, vit le site aux hauteurs majestueuses, regarda les côtes de Lévis, le rocher escarpé de Québec... il fut émerveillé!

— "Quel superbe pays! s'écria-t-il, quelle merveilleuse position stratégique pour une forteresse!"

Daniel n'était pas venu à Québec depuis son enfance; il se sentait très fier d'y rentrer en compagnie du grand général de l'armée française, et avec la perspective de devenir bientôt un soldat de Royal-Roussillon.



IV

PARMI LES SOLDATS

SIX grands vaisseaux de guerre sont ancrés dans la rade de Québec. La flotte française donne au Saint-Laurent un air de grandeur qui rehausse sa beauté. Toute la ville est en liesse. "La Licorne", arrivée à destination deux heures avant Montcalm, qui avait cru la devancer, a déjà débarqué tout l'état-major, et les troupes venant des autres vaisseaux vont bientôt arriver.

En l'absence du gouverneur, monsieur de Vaudreuil, retenu à Montréal, c'est monsieur de Longueuil qui souhaite la bienvenue au nouveau général.

À la demande de ce dernier, il fait conduire

Daniel Rocher à la caserne du Château, avec instruction de le faire équiper de pied en cap.

— Il faudra lui apprendre le plus tôt possible les éléments de son métier de soldat et plus tard vérifier ses aptitudes comme tambour; ce sont là les désirs du général, dit monsieur de Longueuil au sergent qu'il avait fait demander pour s'occuper du protégé de Montcalm.

Daniel avait vraiment l'air un peu cocasse dans la défroque que lui avait procurée la bonté de l'abbé Buron: sa culotte trop large, ses souliers rapiécés, son habit taillé à l'ancienne et à manches trop longues, son gilet usagé d'où émergait le col de sa chemise de paysan. . . tout cela faisait un accoutrement bizarre et démodé. Un chapeau suranné posé sur ses cheveux bruns ajoutait encore à son apparence grotesque. . . Mais La Flèche, tout à sa joie, ne songeait nullement à son apparence; il suivit allègrement le sergent qui devait le conduire à la caserne.

— Hé, le rustaud! lui cria un soldat en passant, arrives-tu comme ça de la vieille France?

— De la Nouvelle. . . elle vaut bien l'an-

cienne pour les Canadiens! riposta Daniel sans s'arrêter, continuant de suivre le sergent.

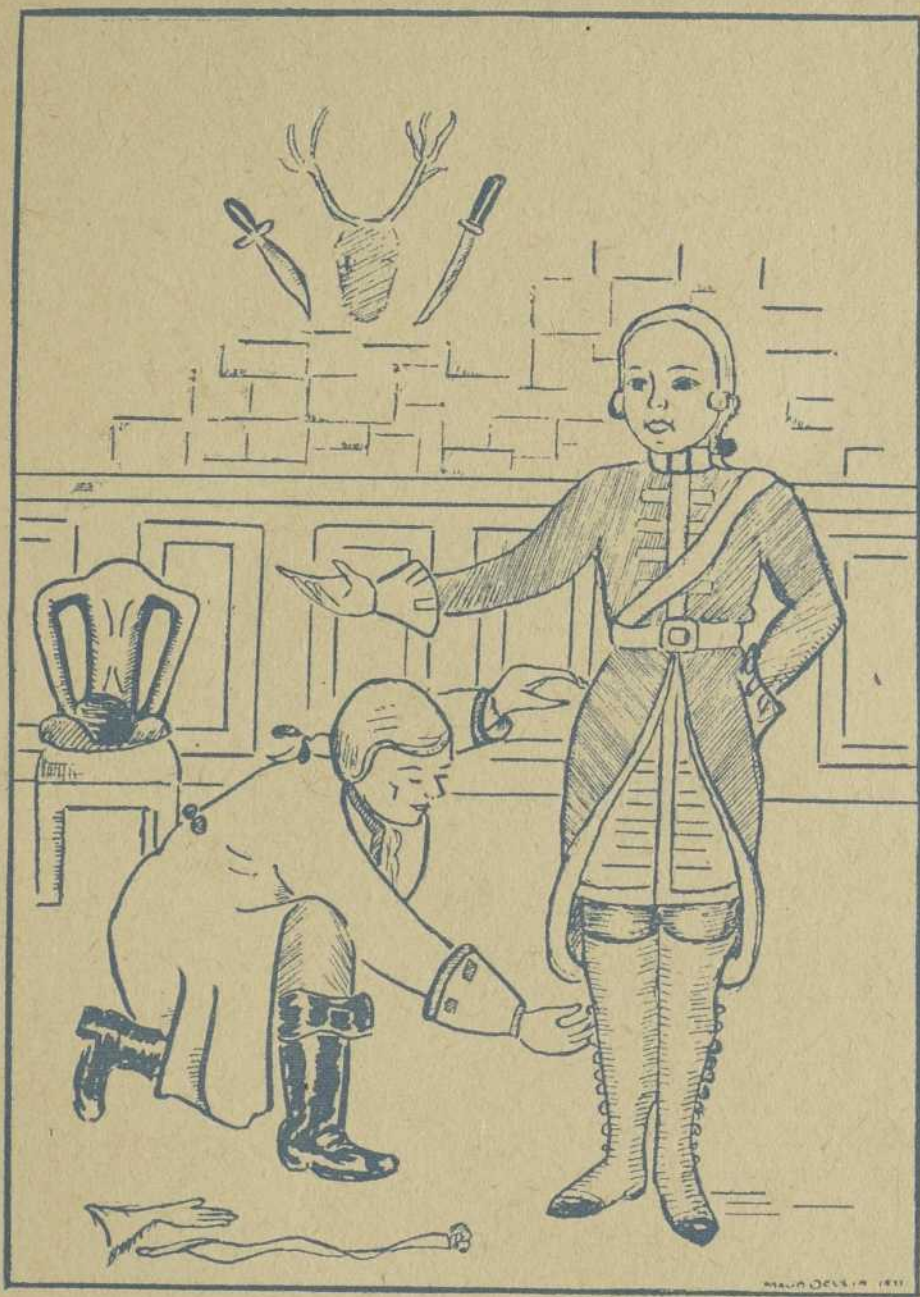
Ils traversèrent une cour où des soldats s'amusaient à se lancer une balle d'un côté à l'autre. La balle, lancée à dessin à la tête de l'arrivant, fut saisie au vol par celui-ci et renvoyée avec une rapidité sans pareille. . .

— Bien fait, le nouveau! Il a beau porter l'accoutrement de mon grand'père, il a de l'adresse!

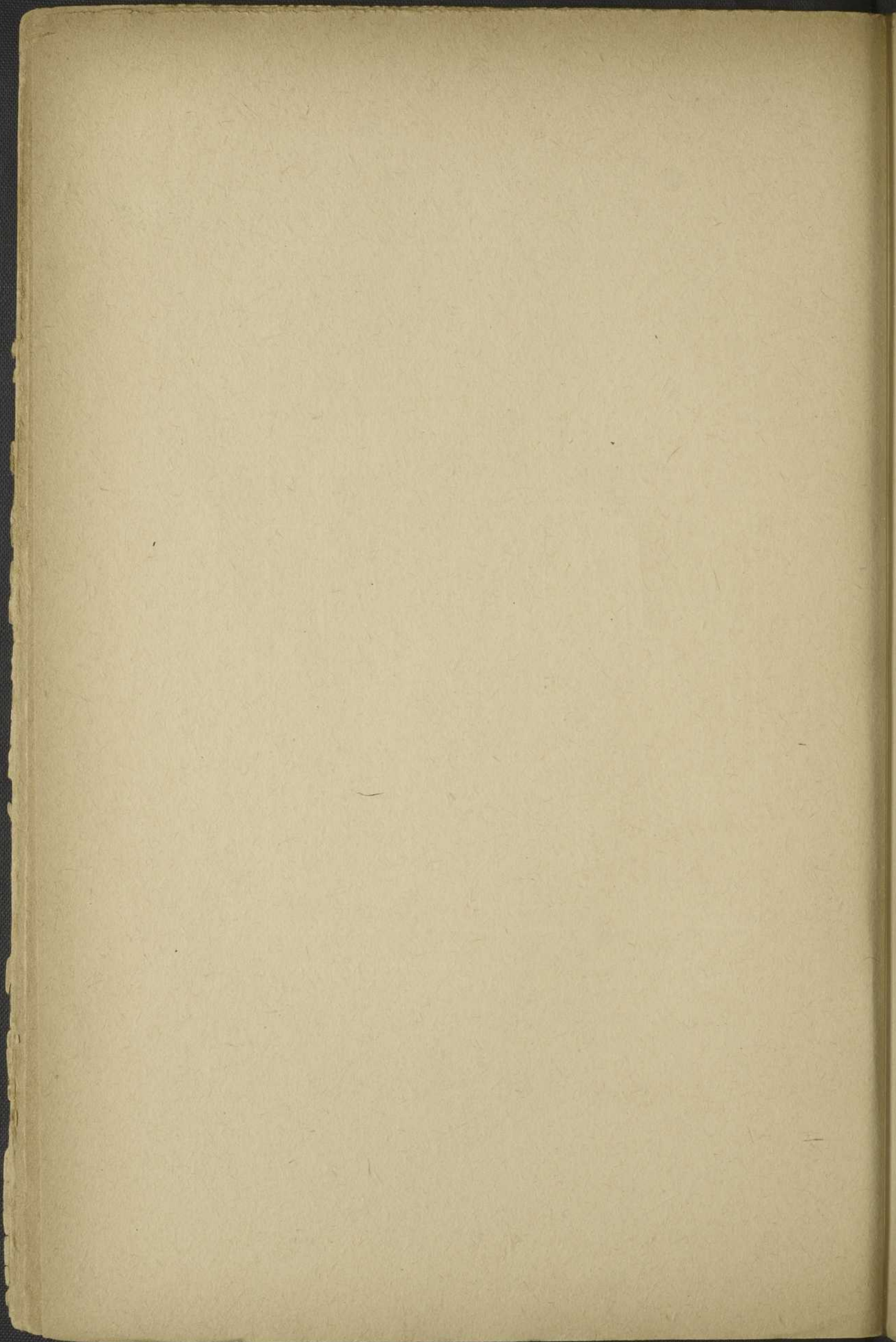
Mais La Flèche n'entendit pas la remarque, il pénétrait déjà, à la suite du sergent, dans une grande salle où l'on commença à procéder à sa toilette.

Sa figure d'adolescent était encore imberbe, ses cheveux drus, ondulés et rebelles, étaient assez longs pour être retenus à la nuque comme ceux des autres militaires; on lui fit endosser un uniforme de soldat, le blanc liséré de bleu des gardes du gouverneur, on le chaussa et le guêtra de cuir luisant; un tricorne de feutre noir compléta le tout . . . Le paysan avait disparu! C'était un jeune soldat de fière mine que le sergent avait devant lui!

Satisfait de l'apparence de la nouvelle recrue,



On lui fit endosser un uniforme de soldat..... le blanc;
liséré de bleu des gardes du gouverneur.



il lui apprit tout de suite à faire le salut, prélude de son futur entraînement militaire.

Daniel s'acquitta fort bien de cette première leçon. Le sergent, remarquant la joie qui illuminait cette figure ouverte et intelligente, lui dit :

— Tu es content, gosse ?

— Oui, enchanté ! Je désirais tant être soldat !

— Sais-tu où tu dois être placé ?

— Je n'en sais rien ; le général le dira sans doute.

— C'est ça ! Maintenant, il va falloir apprendre au galop les façons militaires et tout le reste ! Hé ! Caporal Dumont ! appela-t-il. . . et comme celui-ci s'amenait, il lui dit :

— Occupez-vous donc de ce frais déballé et commencez à lui apprendre son code !

— Compris, sergent, dit celui-ci. Viens, jeunesse, les soldats sont au tir, tu les suivras ensuite à l'exercice . . . on t'a donné une carabine ? Bien ! Sais-tu t'en servir ?

— J'ai souvent tiré, dit Daniel.

Dans la cour du fort, les soldats s'exerçaient

au tir à la cible. Ils cessèrent à l'entrée du caporal.

— Un nouveau camarade, dit Dumont: Daniel Rocher.

Daniel les regarda en souriant:

— Etes-vous des soldats de France? demanda-t-il.

— Nous sommes les gardes du gouverneur, presque tous des Canadiens, fit l'un d'eux.

— Comme moi! dit Daniel; et qu'est-ce que vous tirez comme ça?

— On tire à la cible, pour avoir le coup d'oeil juste....veux-tu essayer, blanc-bec?

Daniel chargea vivement sa carabine, se mit en place, visa, tira... Les soldats applaudirent, le coup avait porté juste!

— Bravo! Dis donc, petit, qui t'a appris à tirer?

— Mon père et aussi un Indien.

— Quel âge as-tu?

— Quinze ans!

Daniel fut bientôt en pays de connaissance; les soldats, tout en ne lui ménageant pas les quolibets, se prirent à sa mine éveillée et à ses saillies vives et amusantes; ils le trouvaient

habile sans forfanterie, et sa manière comique de recevoir leurs plaisanteries leur plût tout de suite. Lorsqu'il suivit le détachement aux manoeuvres, il s'était déjà fait des amis.

Le lendemain matin, Montcalm se souvint de son protégé et en parla à monsieur de Longueuil

— Je me suis peut-être trop hâté d'amener ce gamin, dit-il, mais je l'ai trouvé tellement vif, tellement débrouillard, que j'ai pensé qu'il ferait un bon soldat.

— Qui est-il?

— Il se nomme Daniel Rocher, et se dit fils d'un coureur de bois.

— Ah, je crois savoir qui il est, dit monsieur de Longueuil; ce doit être le fils de ce pauvre Jean-Marie Rocher qui perdit sa femme dans des circonstances tragiques... un incendie, je crois. Je l'ai connue cette jeune femme, une jolie blonde, toute petite de taille. Rocher était un brave garçon, pas riche, mais bien né et très instruit; la tragédie du feu lui avait un peu dérangé le cerveau et il se prit à faire la vie d'un coureur de bois. Qu'est-il devenu?

— Il est mort il y a deux mois, dit Montcalm, et j'ai trouvé le gamin chez un paysan, à Petite-Ferme.

Le général mentionna les connaissances indiennes du jeune garçon et dit qu'il lui avait parlé d'un nommé Chatakoin et d'un autre Indien de la tribu des Têtes-Plates.

— Les Têtes-Plates sont des ennemis sournois, les plus traîtres, les plus perfides de tous les Indiens.

— Alors, reprit Montcalm, il y a peut-être quelque chose dans ce que le Petit-Cerf a dit à mon futur tambour!

Le général raconta alors la mission supposée de Chatakoin dans la région du Lac Saint-Sacrement.

— Si c'est bien le cas, dit monsieur de Longueuil, il serait peut-être bon de questionner ce Huron. Il y a des retranchements anglais dans cette partie du pays.

— Faites donc demander le jeune Rocher, dit Montcalm; nous allons lui faire répéter ce qu'il sait à ce sujet.

Mandé en présence du général, Daniel entra,

droit et radieux, fier de son uniforme et de son titre de soldat et faisant le salut réglementaire.

— Ah ça! Te voilà déjà transformé en militaire! s'écria Montcalm, regardant avec satisfaction son jeune protégé; monsieur de Longueuil, je vous présente un futur tambour de mon régiment, Daniel Rocher qu'on appelle La Flèche!

Daniel salua de nouveau. Monsieur de Longueuil l'accueillit avec bienveillance:

— J'ai connu votre mère, mon jeune ami, quand elle habitait Montréal; elle était petite, n'est-ce pas et très blonde?

— Oui, monsieur.

Daniel fut questionné par les deux chefs et raconta tout ce qu'il savait de Thaninhison et de Chatakoin.

Lorsque Montcalm lui dit de retourner à la caserne, il regarda monsieur de Longueuil, et dit, dissimulant mal son émotion:

— Je voudrais bien vous donner la main, monsieur, puisque vous avez connu ma pauvre petite maman!

Le baron lui serra la main avec effusion.
Daniel salua et sortit de la salle.

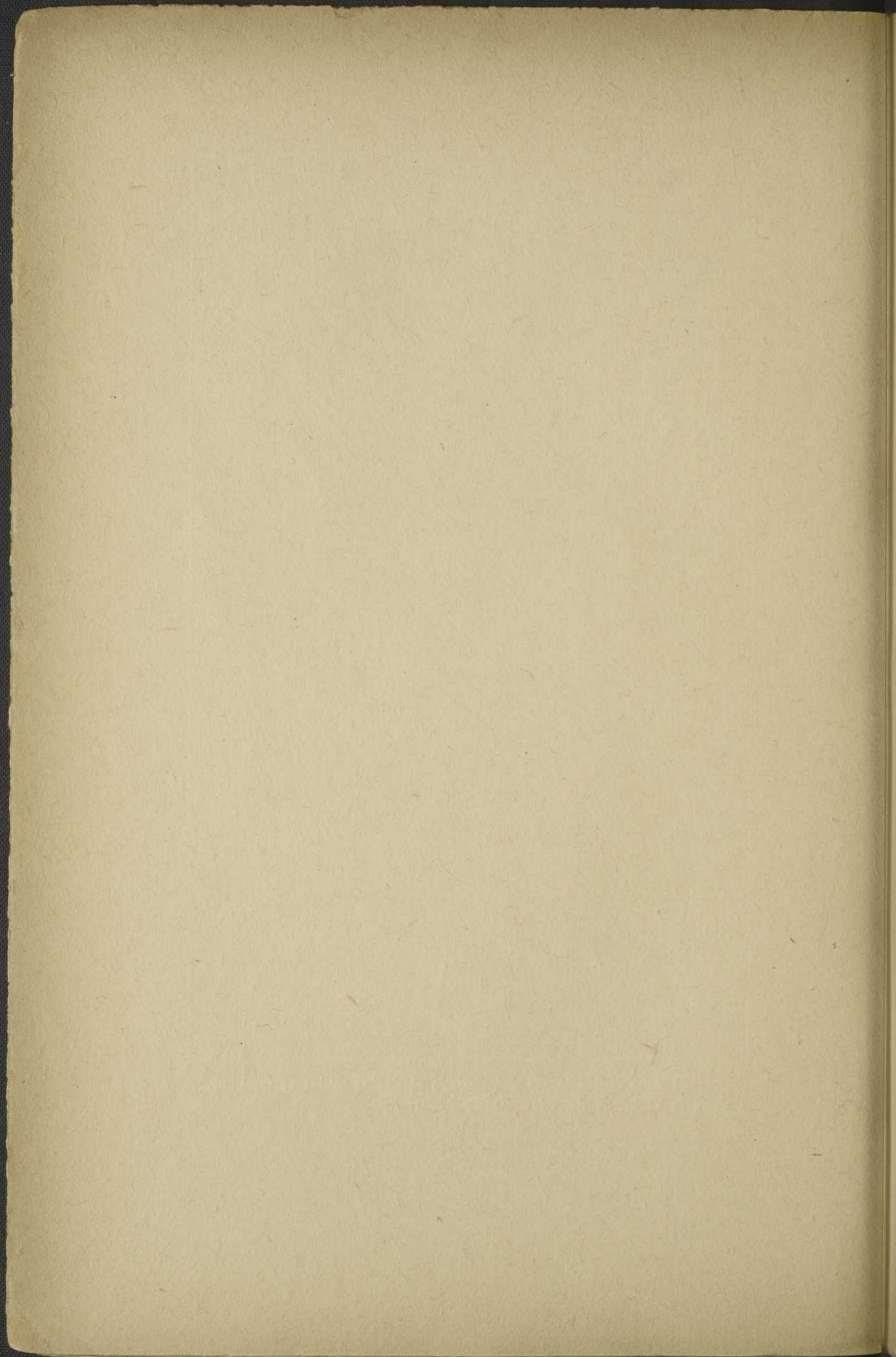
— Je crois, dit monsieur de Longueuil, que ce jeune Canadien ne déparera nullement le régiment de Royal-Roussillon et je serai bien étonné s'il ne gagne pas ses épaulettes.





MAUDEVIN

La Flèche quitta la vie des champs et devint soldat et tambour dans le régiment du Marquis de Montcalm.





LE PROFESSEUR DE TAMBOUR

QUELQUES semaines plus tard les régiments français étaient disséminés dans différentes parties du pays.

Royal-Roussillon cantonnait près de Montréal, sauf un de ses détachements qui fut appelé à rejoindre les soldats du fort Carillon, sous les ordres du chevalier de Lévis.

Montcalm n'avait pas oublié son soldat de quinze ans; il décida de l'envoyer à Carillon avec le bataillon qui s'y rendait, donnant instruction à ses chefs de lui faire apprendre son métier de soldat et de tambour.

Daniel suivit donc les militaires jusqu'au lac Champlain et logea dans la célèbre forteresse dont le nom allait devenir immortel.

La Flèche était très fier de son nouveau titre et joyeux de se trouver avec des camarades.

Habitué cependant à la liberté des bois et des champs, il trouvait parfois un peu dure cette discipline inflexible qui régnait dans l'armée, mais ses moments de révolte intérieure ne duraient pas, et il se trouvait très heureux de ne plus avoir à subir la tutelle parcimonieuse du bonhomme Sonon. Il était très désireux d'apprendre et devait souvent être reprimandé parce qu'il voulait aller trop vite... mais cette vivacité, qui avait tant plu à Montcalm, était innée chez lui et il devait la conserver dans toute la durée de sa carrière.

Son professeur de tambour était un sergent assez âgé, qui s'appellait Duperrier. Celui-ci, sensible à la grande jeunesse de Daniel, s'intéressa bientôt à son élève; il lui aidait de bien des manières, par ses conseils et s'efforçait de lui faire voir, sous son plus noble aspect, cette vie de soldat qu'il venait d'embrasser.

— Vois-tu, La Flèche, lui disait-il un jour, les attributs du soldat sont les plus nobles qui existent: ce sont le patriotisme, la fierté de race, la loyauté au drapeau, le sentiment d'honneur

...si chacun de nous les possède, ces attributs, cela fait un corps d'élite, et au besoin, une armée de héros!

— Les tambours, dit Daniel en riant, ne constituent pas une portion bien héroïque, ni bien importante de l'armée!

— Tu crois ça, toi? Dis, pourquoi as-tu voulu devenir tambour?

— Parce que c'est rigolo de faire jouer les baguettes en mesure: rat-a-plan-plan-plan... rat-a-plan-plan-plan... et vite et encore plus vite!

— Ça, c'est bien comme passe-temps; mais le tambour, mon gars, il joue un rôle très important à l'armée!

— Tant que ça?

— Mais oui! N'est-ce pas lui qui bat le rappel? N'est-ce pas lui qui bat la générale, lorsque les troupes doivent se lancer à l'assaut? N'est-ce pas lui qui bat la chamade, si l'on veut parlementer avec l'ennemi?

— Oui, sergent, vous me l'avez apprise hier, la chamade!

— N'est-ce pas le tambour qui bat la retraite...

— Oh, j'espère ne jamais avoir cette tâche! interrompit le jeune soldat.

— Je l'espère comme toi, mon ami, mais on ne sait jamais... Ton tambour annoncera aussi la victoire et tu le battras alors avec une vigueur sans pareille...

— Oui, oui, certes!

— Mais si cette victoire a fait tomber des camarades, ton tambour voilé rendra ensuite des sons plus graves et les accompagnera jusqu'à leur lieu de repos!

— Je n'avais jamais songé à tout ça! dit Daniel impressionné.

— C'est ton père, m'as-tu dit, qui t'a donné le goût du tambour?

— Oui; avant de devenir capitaine, il avait été tambour à l'armée; lorsqu'il vint en Amérique, il avait apporté un joli tambour militaire, et il m'apprit à me servir des baguettes quand j'étais petit. Puis, après le feu, quand il se mit à courir les bois, il tambourinait souvent, sur une table, un arbre, une terrine, n'importe où... il disait: "Hein!, fiston, si nous avons encore notre petit tambour!"

— Pauvre gosse, dit le sergent affectueuse-

ment, tu es jeune pour n'avoir plus de famille! Mais plus tard, tu feras ton chemin... tu reviendras sans doute en France avec nous; tu y retrouveras peut-être quelque parent!

— En attendant, grâce à notre général, j'ai des bons amis!

— C'est ça! Et maintenant oust! Va rejoindre ta section, c'est l'heure de l'exercice!

Pendant que Daniel se faisait ainsi initier à la vie militaire, Montcalm se préparait à entrer bientôt en campagne, voulant diriger son attaque contre les forteresses anglaises à Chouagan.

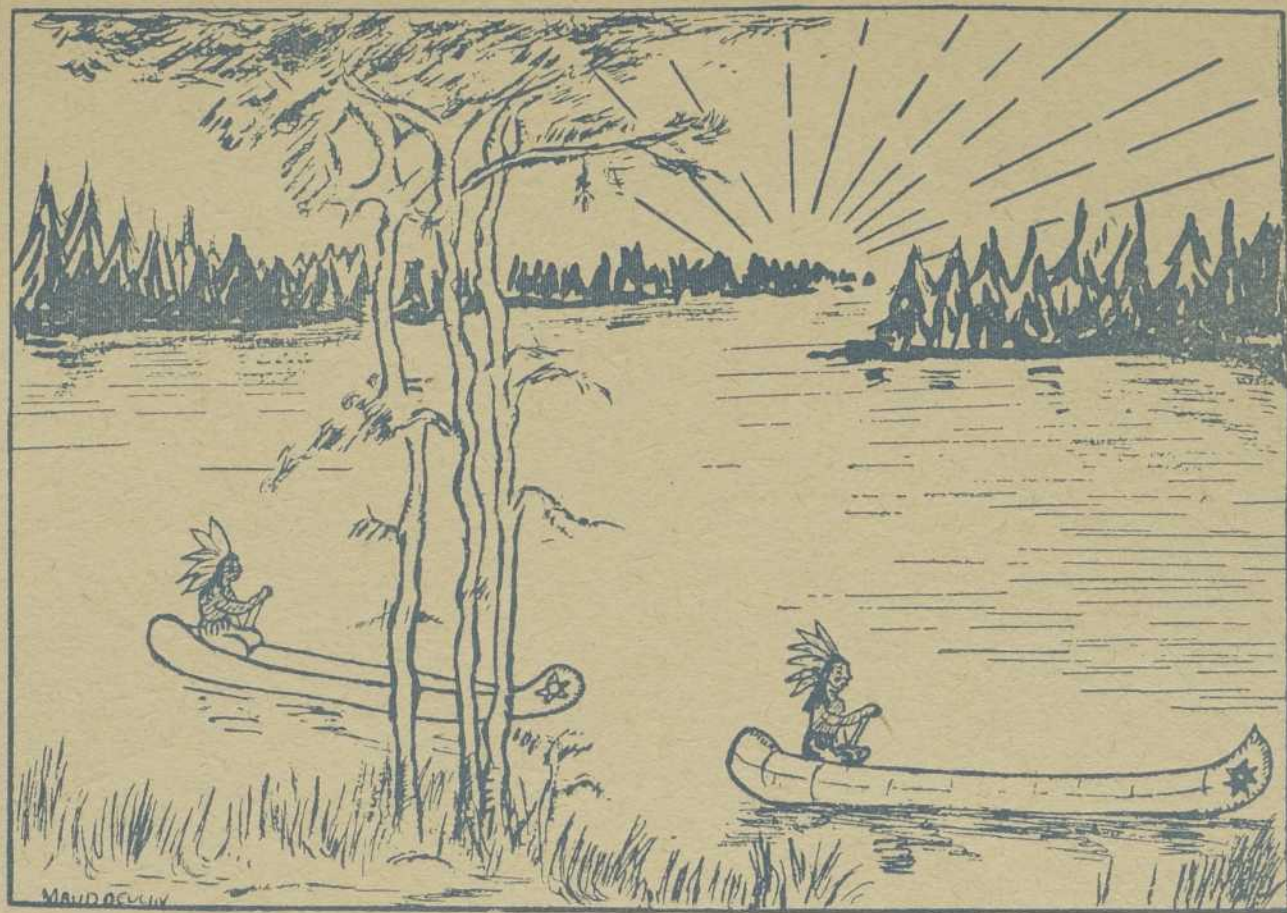
À la suite de sa conversation à Québec avec monsieur de Longueuil, au sujet du Huron Chatakoin, le baron avait fait prendre des informations à Lorette. On lui avait appris que Petit-Cerf après avoir passé quelque temps dans ce bourg, était parti trois semaines plus tôt avec deux autres Hurons pour se rendre au lac Harican. On n'avait pu en apprendre davantage. C'était simplement la confirmation de ce qu'avait dit La Flèche; et le baron, lorsqu'il revit Montcalm, lui apprit le résultat de ses investigations.

Pendant son séjour à Montréal, le général eut constamment la visite des chefs indiens alliés. "Ils venaient de toutes les parties du pays, parfois près d'une centaine de guerriers à la fois; ils arrivaient dans leur costume de guerre, la figure et le corps badigeonnés de rouge, de jaune, de noir; des anneaux dans le nez et dans les oreilles, des plumes sur la tête, ressemblant plutôt à une troupe de bouffons endiablés qu'à une assemblée de chefs de tribus!" Ils faisaient de longues harangues qu'il fallait faire traduire au moyen d'un interprète.

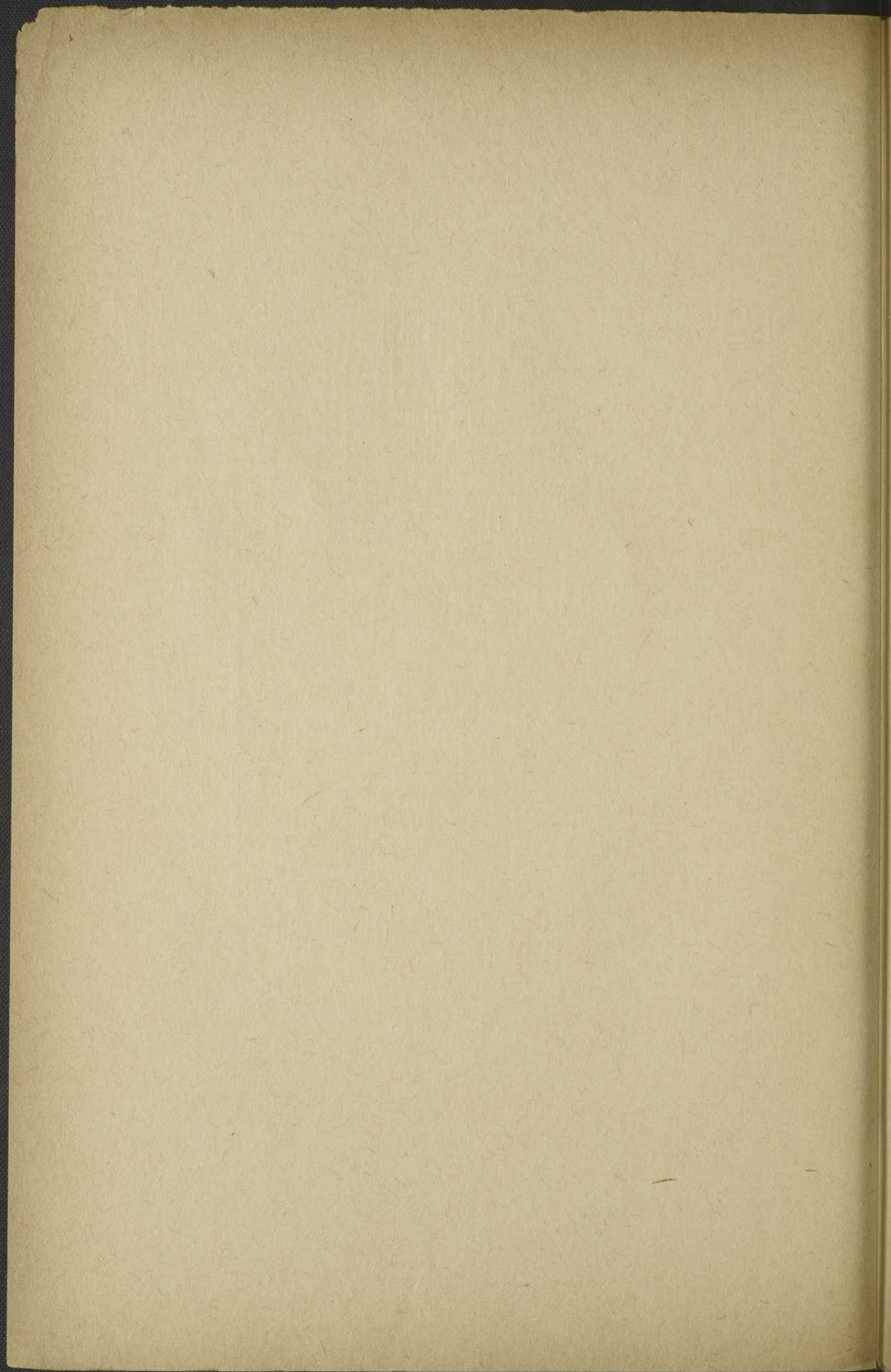
Dans un de ses discours de bienvenue, Montcalm leur avait dit qu'il fallait que les alliés soient loyaux et unis, afin de former une armée plus puissante. Un des chefs, voulant répondre à ce discours, dit sentencieusement:

— Tes fils, O représentant d'Ononthio, ne seront point infidèles. Ils veulent la victoire, alors, vois!

Prenant une longue et forte branche, il la cassa en deux, sans effort; puis, il prit les deux morceaux ensemble et les cassa, mais avec un peu plus de difficulté; puis il prit les



On voyait leurs canots passer et repasser sur les lacs.....



quatre morceaux rassemblés... mais il ne put les casser sans les séparer...

— Que veut-il démontrer? demanda Montcalm.

— C'est sa manière originale d'exprimer: "l'union fait la force!" dit l'interprète.

Le général pour qui toutes ces façons indiennes étaient étrangères était souvent bien ennuyé de la longueur de ces dissertations et devait faire appel à toute sa patience pour les écouter jusqu'au bout.

Sauf les Hurons, les Indiens n'étaient pas des alliés très sûrs, soit pour les Français ou pour les Anglais. "Dans bien des cas, ils affectaient une amitié ou une neutralité qui n'était que feinte; de part et d'autre on les savait traîtres, mais on les craignait. C'est pourquoi on les laissait passer et repasser avec impunité sur les lacs et dans les régions ennemies sans songer à les arrêter.

Il fallait aussi, sous peine de les offenser mortellement, sembler ajouter foi à leurs protestations d'amitié et à leurs promesses; mais s'ils montraient parfois un certain dévouement,

ils n'en étaient pas moins des alliés indociles et extrêmement dangereux."

D'après certains rapports venant des régions ennemies, il paraissait certain que les Anglais se préparaient à attaquer le fort Carillon. Montcalm partit avec un bataillon pour s'y rendre.

Les militaires montèrent le Richelieu dans des barques, suivirent les bords du lac Champlain et arrivèrent à Carillon vers la fin de juin.

Ce fut un grand jour pour la garnison du fort que celui de l'arrivée du général! La Flèche fut le premier à apercevoir la flotte de barques remontant le lac; il courut au sergent son ami, pour l'avertir, et l'on se prépara à recevoir l'illustre commandant et le bataillon.

Montcalm passa tout près de son protégé sans toutefois le reconnaître et La Flèche eut un moment de désappointement...son protecteur ne le connaissait plus! Mais le lendemain, Montcalm se souvint de son soldat de Petite-Ferme, et s'en informa. Les bonnes nouvelles qu'il en eut lui enlevèrent toute inquiétude et il le fit demander le jour même.

Daniel arriva au pas de course, se tint droit et raide devant son chef, fit le salut réglementaire et attendit...

— Ma foi! Te voilà un militaire bien trempé! Et grand! Tu as bien grandi de trois pouces depuis Petite-Ferme! Et comment aimes-tu ton métier de soldat? dit le général avec bienveillance.

— Beaucoup, mon général...et je veux vous remercier...

— C'est bon, c'est bon! Et ton tambour?

— Ça va, mon général.

— Qui te l'enseigne?

— Le sergent Duperrier...puis, vivement: il est mon ami!

— Tant mieux! Allons, va, maintenant, je te reverrai plus tard!

— Merci, mon général.

La Flèche, joyeux de l'entrevue s'en fut rejoindre ses camarades. Un peu plus tard, Montcalm fit venir le sergent et lui parla de son protégé.

— Mon général, fit celui-ci, ce jeune Canadien fera un excellent soldat. C'est une fougueuse et loyale nature...mais guère plus qu'un ado-

lescent encore! Je m'intéresse déjà beaucoup à lui, et nous devenons, malgré la divergence de nos âges, des copains!

— Il m'a dit cela, fit le commandant.

— Il me rappelle un fils que j'ai perdu; mon général, continua le sergent, me permettez-vous de demander une faveur?.

— Dites!

— Cet enfant, si c'est possible, qu'on ne l'envoie pas au feu d'ici à un an!

Montcalm hésita; il n'aimait pas les promesses...mais, cet adolescent, il s'en considérait un peu responsable...

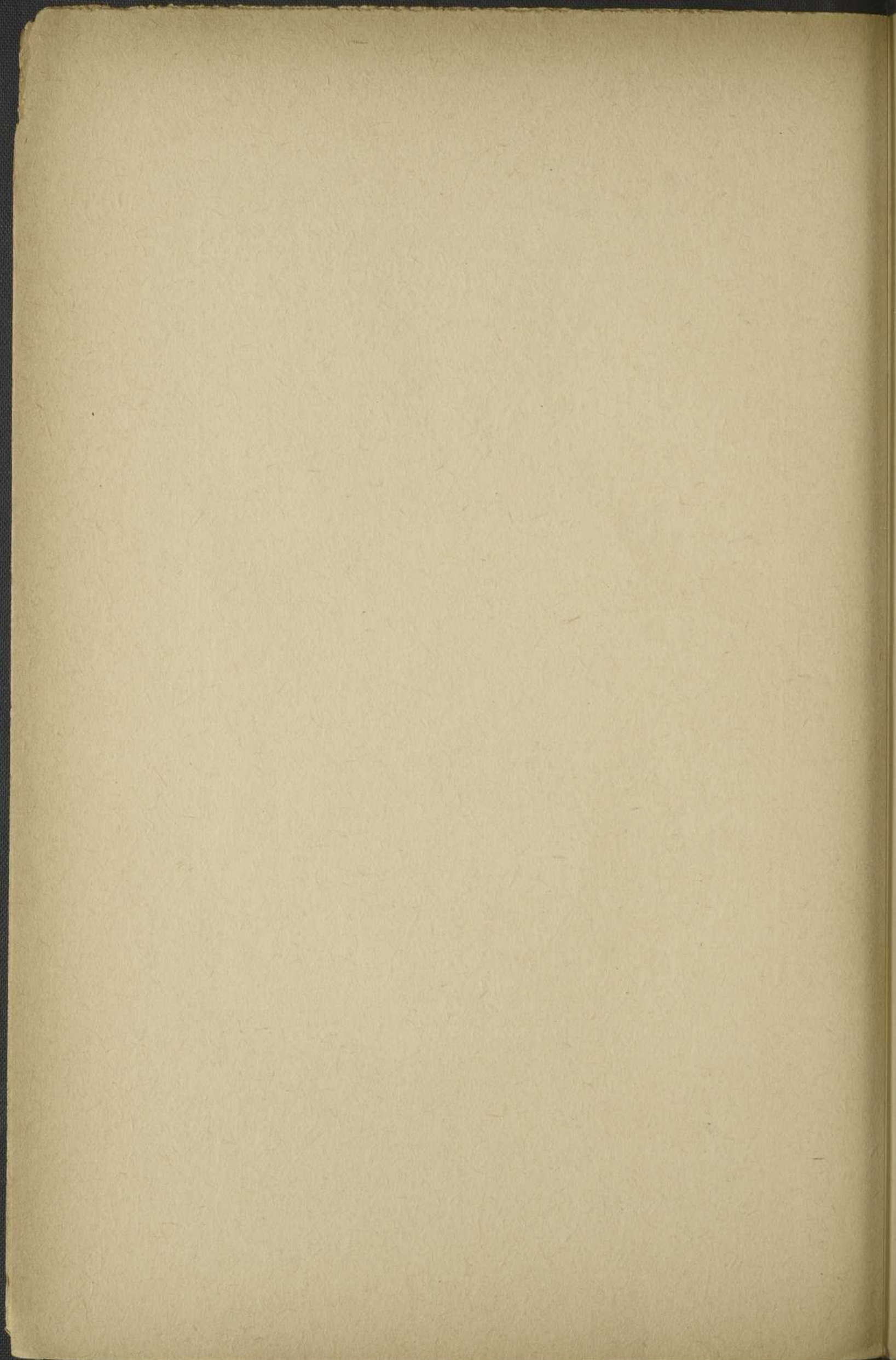
— Soit, dit-il, autant que possible et sauf dans le cas d'une attaque ici-même. Il faudra cependant, ménager sa fierté et ne pas le lui dire. Il restera toujours un détachement ici pour garder le fort, La Flèche en fera partie. L'an prochain, il aura seize ans et suivra les autres!

— Merci, mon général, dit le sergent.

Peu de temps après son arrivée, voyant que l'attaque des Anglais sur le fort Carillon ne se produisait pas, Montcalm dirigea son armée vers la région du lac Ontario pour y faire le siège des trois forteresses de Chouagan (Oswego).



Chatakoin apercut deux petites filles qui avaient grand peur d'un serpent a sonnettes.





VI

LE SERPENT À SONNETTES

DEUX mois plus tard, tandis que l'armée de Montcalm rentrait à Montréal après la glorieuse victoire de Chouagan, et que Daniel continuait son apprentissage comme soldat, Petit-Cerf, en compagnie de deux autres Hurons, était rendu sur le lac Saint-Sacrement, à la tête duquel se dressait, comme une lourde et puissante sentinelle, le fort William-Henry.

La mission de ces Indiens était toute personnelle; ils savaient l'arrivée des troupes françaises, les alliances nombreuses avec différentes tribus, et la prise récente de Chouagan, mais ils ne songeaient pas pour le moment à se mêler de la guerre.

À cette heure matinale, une brume épaisse couvrait le lac où leur canot glissait rapide et silencieux; puis le soleil éclaircit tout le paysage, les eaux apparurent limpides comme un miroir, reflétant la verdure du rivage, le bleu du ciel et les teintes rosées de l'horizon au soleil levant. De nombreuses bandes de canards couvraient une partie du lac, ils plongeaient, nageaient puis reprenaient leur vol vers le bois.

Les Indiens avaient passé le dédale des "Étroits" et remontaient maintenant le lac, cotoyant ses bords où le feuillage touffu des érables et des frênes se détachait sur le manteau sombre des énormes sapins.

Ils atterrirent dans une petite échancrure creusée dans la rive par le courant très fort à cet endroit; ils décidèrent de camper là et se mirent aussitôt à se préparer un abri.

Petit-Cerf laissa ses compagnons et partit à travers la forêt avec l'intention d'aller voir le fort William-Henry dont il avait aperçu les bastions et la tourelle. Il s'avavançait sans bruit à travers un sentier lorsque soudain, un son de voix le fit s'arrêter. Il s'aplatit dans les broussailles et rampa un peu plus près des

parleurs...deux Indiens étaient assis sur la mousse et discutaient...

Petit-Cerf ne pouvait voir leurs visages, mais il entendait leurs paroles:

— Je te dis qu'ils sont les plus forts, mieux vaut être avec eux que contre eux. A Chouagan, ils ont tout rafflé!

— Oui, mais si les autres avaient été renseignés...

— Tu penses pouvoir les renseigner, ceux d'ici, toi?

— Oui; j'ai deux lettres prises à un de leurs courriers que j'ai tué en route. Il doit y avoir des renseignements importants là-dedans, il a essayé d'avaler les papiers...je l'ai tué avant qu'il ait eu le temps de le faire!

— Alors, que veux-tu?

— Va trouver le chef du fort; il te connaît pour allié, un Delaware! Amène-le ici, qu'il apporte de l'argent et de l'eau de feu et je lui donnerai les lettres.

— On partagera?

— Oui, deux parts pour moi, une pour toi!

— Attends-moi ici, fit l'Indien et il partit à la hâte.

Celui qui avait proposé le marché se retourna à ce moment... Chatakoin reconnut son ancien ennemi, Thaninhison, la Tête-Plate!

Il se dit d'abord:—ça ne me concerne pas, je ne fais pas la guerre... puis il songea: les Français sont les amis de ma nation, si ces lettres allaient leur faire tort, faire connaître leurs plans... Allons, Tête-Plate, tu ne pourras pas trahir mes amis! et ajustant une flèche, il banda son arc, visa... Thaninhison tomba, face contre terre!

Vif comme l'éclair, Chatakoin s'élança vers lui, le retourna, fouilla dans sa tunique et en sortit deux lettres qu'il cacha sur sa personne, puis sans regarder son ennemi qui entr'ouvrait les yeux, il fila vers le petit campement et rejoignit ses compagnons, sans leur souffler mot de ce qui s'était passé.

Le lendemain, il reprit encore le même chemin. Le cadavre de Thaninhison avait été enlevé. Il continua vers le fort et en contourna les digues; un peu au-dehors, dans une clairière, il aperçut deux fillettes blondes qui semblaient cueillir des fleurs ou des ronces; soudain, un cri perçant retentit: l'une d'elles

était attaquée par un serpent à sonnettes! Petit-Cerf s'élança à son secours et tua la bête venimeuse! Une des enfants pleurait à chaudes larmes; l'autre, celle que le serpent avait attaquée, regarda Petit-Cerf avec effroi et dit:

— *I'm afraid of you!*

— Chatakoin ne comprend pas, dit celui-ci en français.

L'enfant le regarda, tremblante, et dit en français, avec un peu de difficulté:

— Peur, moi peur de toi!

— Pas de danger, petite papoose; Petit-Cerf n'est pas méchant!

— Oui, toi tué mon papa!

— Non, non! D'autres Indiens méchants, peut-être, mais pas Petit-Cerf!

La fillette, à demi rassurée, regarda la vipère morte à ses pieds, leva les yeux vers le Huron et ne lui trouvant aucun air féroce, elle sourit à travers ses larmes et dit:

— Merci, Petit-Cerf!... *Come Fairy!* dit-elle ensuite à l'autre fillette et se prenant par la main les enfants partirent en courant vers le fort.

Ce soir-là Chatakoin avertit ses compagnons qu'il allait les quitter, voulant retourner tout de suite dans son pays.

Il se procura facilement une embarcation et le lendemain, avant l'aube, son léger canot d'écorce filait déjà sur le lac; lorsque le soleil vint éclairer de ses feux le décor pittoresque du lac Saint-Sacrement, Petit-Cerf était déjà rendu bien loin du fort William-Henry.





VII

PETIT-CERF À CARILLON

LES deux petites Anglaises, à peine remises de leur frayeur, venaient de regagner le fort où le capitaine Fisher, remarquant leur mine déconfite, s'informa de la cause de leur énervement.

— Grand'père, c'est que nous venons d'avoir bien peur!

— Qu'y a-t-il donc?

— Un serpent! s'écria Fairy.

— Un sauvage! s'écria Georgette.

— Un serpent? Un sauvage? Expliquez-vous!

— Grand'père, tu sais la petite clairière un peu plus loin que les glacis où il y a tant de belles ronces?

— Oui...

— Eh bien, nous étions à en cueillir, Fairy et moi, quand tout-à-coup, nous avons entendu un bruit de sonnettes... un serpent rampait vers nous!

— Oui, il s'est lancé vers Georgette, dit Fairy.

— Ah, comme j'ai eu peur, dit celle-ci, en le voyant se dresser et sortir sa vilaine langue! J'ai crié! Tout à coup, un sauvage a surgi, il s'est élancé vers nous et il a tué le serpent avec sa hache!

En racontant ceci Georgette se mit à pleurer.

— Voyons, voyons, puisque le serpent est mort ce n'est plus le temps de verser des larmes!

— Non, mais j'ai eu tellement peur du sauvage!

— Était-il méchant?

— Je les ai toujours cru tous méchants, mais celui-là, il n'avait pas l'air trop féroce... il m'a parlé en français.

— Oui? Qu'a-t-il dit?

Georgette répéta les paroles de Petit-Cerf.

— En effet, dit le capitaine, c'est sans doute un brave Indien puisqu'il a tué le serpent à

sonnettes et qu'il n'a pas cherché à vous faire peur!

— Au contraire!

— Tout de même, il ne faudra plus vous aventurer hors des digues, les enfants; en guerre comme nous sommes c'est beaucoup trop dangereux!

Tandis que Fairy courait rejoindre ses parents pour leur raconter son aventure, Georgette, encore un peu tremblante, dit au capitaine:

— Grand'père, est-ce vrai ce que Mistress Gruntle m'a rapporté, que nos gens ont été battus par les Français?

— Oui, hélas! Oswego est entre leurs mains...ils s'en sont emparés depuis déjà deux semaines!

— Alors, grand'père, ils vont venir ici?

— Qui sait? Je les crois plutôt disposés à attendre une occasion plus favorable.

— Mais s'ils viennent, grand'père, insista la fillette?

— S'ils viennent? on les recevra...chaudement! Mais ne tracasse pas ta tête blonde pour rien! Nous le saurons s'ils doivent venir, et nous nous défendrons!

— J'aurai bien peur!

— Poltronne! Fille et petite-fille de soldats, tu devrais être plus brave à douze ans!

— Je le serai, grand'père, dit l'enfant devenue grave, je suis petite, mais tu verras, je saurai me montrer vaillante si nous sommes en danger!

Le capitaine Fisher, comme du reste la plupart des officiers du fort, était absolument atterré devant le succès des armées de Montcalm. Le colonel Monroe, cependant, ne semblait pas croire une autre offensive imminente et se disait, d'ailleurs, en mesure de faire une bonne défense.

Personne, à William-Henry, ne paraissait pouvoir expliquer l'incident mystérieux de Thahinhison; guidés par un Delaware, deux officiers du fort s'étaient rendus à l'entrée de la forêt pour y rencontrer un Indien de la tribu des Têtes-Plates, porteur, disait-il, d'une importante communication; mais arrivés au lieu désigné, le sauvage gisait dans les broussailles, tué par une flèche! Sauf de donner les ordres pour faire enterrer le cadavre, le capitaine n'en avait plus entendu parler; néanmoins chacun se demandait qui était cet indigène et quelle pouvait être sa mission...

Pendant qu'on se perdait en conjectures sur cette mort mystérieuse, Petit-Cerf se dirigeait vers le Lac Champlain dans l'espoir d'y rencontrer le général en chef qu'il croyait stationné à Ticondéroga (ainsi qu'il appelait Carillon).

Après un assez long voyage, il atteignit enfin la forteresse. Il se rendit à la grille d'entrée; dans la cour intérieure il aperçut quelques soldats dont l'un faisait vivement jouer les baguettes sur un petit tambour militaire.

Comme il approchait, la sentinelle l'arrêta:

— Halte! Qui vive? Qui êtes-vous? Que voulez-vous?

— Je suis Joseph Chatakoin, Huron de Saint-Joachim et Petite-Ferme.

À ces mots, le jeune tambour regarda le visiteur...

— Chat' s'écria-t-il, jetant ses baguettes et s'élançant vers le nouveau venu.

Celui-ci l'examina un instant, hésita, puis le reconnaissant:

— La Flèche! Mais est-ce bien toi?

— C'est moi en chair et en os!

— Et tu es devenu soldat?

— Comme tu vois!

— Tu as tellement grandi, je n'en reviens pas, et sous cet uniforme, c'est un autre La Flèche!

— Tu as su notre belle victoire à Chouagan?

— Oui, c'était un gros coup! Y étais-tu?

— Non, hélas! J'ai dû rester ici avec la garnison de défense... mais entre donc... N'est-ce pas sentinelle, il peut entrer?

— Oui, puisque tu le connais pour un ami!

— Qui venais-tu voir?

— Le commandant, monsieur de Montcalm.

— Il est à Montréal, mais tu peux parler à monsieur de Lévis.

— Est-ce aussi bon?

— Pareillement bon et juste!

— Alors, va voir s'il peut me recevoir!

La Flèche partit comme un trait, trouva le chevalier de Lévis, lui apprit l'arrivée du Huron et sa demande d'être reçu.

— Va le chercher, dit le commandant.

Daniel introduisit Petit-Cerf, se retira, et reprit ses baguettes et son tambour, tandis que monsieur de Lévis écoutait gravement les paroles de l'Indien et recevait de lui les deux lettres reprises au traître Thaninhison.



VIII

LA FLOTTE DE GUERRE

DURANT les mois qui suivirent la prise de Chouagan, il fut souvent question, au fort Carillon, des campagnes de la saison prochaine et Daniel, maintenant bien rompu à son métier de soldat et devenu tambour émérite, comptait bien en faire partie.

Petit-Cerf était souvent revenu le voir. Depuis qu'il avait rapporté les lettres volées par Ouista, la Tête-Plate, il était toujours bienvenu au fort, et l'on savait qu'il avait maintenant embrassé la cause française, remettant à plus tard ses affaires personnelles, qui l'avaient amené dans la région du lac Harican.

Lorsque vint l'automne, Daniel, en permission, partit, un jour, avec Chatakoin, pour la chasse. La grosse capote militaire recouvrait son uniforme et une tuque de laine remplaçait son tricorne de soldat.

Il était joyeux de cette petite excursion, ravi de reprendre pour quelques jours sa vie d'autrefois. Le soir, à la lueur du feu de camp, il causait avec le Huron, lui racontant les menus évènements de sa vie de garnison et Chatakoin de son côté lui parlait de ses aventures et aussi des incidents de son récent voyage.

Un matin à son réveil, il aperçut son compagnon occupé à faire une marque quelconque à l'intérieur de sa capote; il s'approcha et vit que l'Indien y avait dessiné très habilement une flèche!

— Vois, dit Petit-Cerf, j'ai marqué le manteau à ton nom!

— C'est pourtant vrai! Ce sobriquet que mon père m'a donné quand j'étais un bambin, voilà qu'il me reste comme mon nom véritable! Le général Montcalm m'appelle toujours La Flèche! On m'appelle ainsi au régiment! Merci

de ce travail si bien fait! Vous, les Indiens, vous êtes des artistes, mon père admirait toujours les belles décorations de vos canots! Mais, dis donc, Chat' où penses-tu que nous fassions la guerre au printemps?

— C'est difficile à dire; ça dépend un peu de l'attitude des Anglais; j'ai dans l'idée que l'ennemi va s'occuper de Louisbourg. . . alors il y aurait la guerre dans cette région.

— Le sergent m'a parlé de William-Henry: tu l'as vu, est-ce une puissante forteresse?

— Autant que j'ai pu en juger de loin (car on en peut approcher, tu comprends, des sentinelles de tous côtés) c'est un gros fort, très solide avec une seule tour, pas très haute; des digues et des remparts le cernent de toutes parts; il est situé à la tête du lac Harican.

— Est-il fortement gardé?

— Je le crois, sans en être sûr. Ce dont je suis certain c'est que des familles y demeurent, car il y a des enfants.

— Comment le sais-tu?

— J'ai parlé à deux petites filles qui avaient eu bien peur d'un serpent à sonnettes.

— Des petites Anglaises?

— Oui, blondes comme le blé mûr! Je leur ai parlé français, une d'elles a pu me comprendre et dire quelques mots!

— Oui? Tu m'étonnes!

— Oui! Elle m'a même dit que j'avais tué son père!

— Toi, Chat'? Jamais!

— C'est ce que je lui ai dit, et elle a paru me croire; elle s'est ensuite sauvée à toutes jambes vers le fort avec l'autre petite.

— Et le serpent à sonnettes?

— Je l'avais tué avec mon tomahawk!

— Heureusement, tu hésites moins à tuer les serpents que les hommes, dit Daniel en riant.

— Quand il le faut, je n'hésite pas non plus à tuer ceux-ci, dit gravement le Huron. Pour l'homme rouge, tuer un ennemi est un acte méritoire!

— En temps de guerre, dans un combat, dit le jeune soldat, ou dans un cas de légitime défense!

— En tous temps! dit l'Indien. Le Visage-Pâle ne comprend pas le code de l'homme des bois!

— Mais, tu es chrétien, Chat'!

— Oui, et j'aime le Dieu prêché par les Robes-Noires...mais l'ennemi...il faut toujours chercher à s'en défaire, c'est notre loi, à nous!

Daniel n'insista pas. Il connaissait l'opiniâtreté des Indiens. Malgré tout le zèle des missionnaires, certaines idées chez les sauvages étaient presque impossibles à déraciner.

— As-tu revu les petites filles, plus tard?

— Non, je suis revenu ici pour remettre les lettres prises à Thaninhison...diable de Tête-Plate! Tiens, c'en était un ennemi, celui-là et je l'ai tué pour l'empêcher de nuire aux Français! En même temps, je le punissais pour un méfait de jadis...Quel démon que ce Ouista! Te rappelles-tu qu'il avait voulu te voler à ton père autrefois?

— Si je m'en souviens! Et c'est toi, mon bon Chat' qui m'a ramené sur ton dos!

— C'était plus facile alors que ça serait aujourd'hui, dit l'Indien, regardant la haute taille du jeune tambour.

L'hiver au fort Carillon se passa sans événements importants. Le printemps fut hâtif, l'activité commença à régner sur le lac Champlain et la garnison du fort s'attendait toujours d'entrer en campagne... mais l'ordre ne venait pas...

Juillet arriva, avec ses jours de chaleur torride, ses soirées délicieuses, ses fleurs, ses fruits... La campagne autour du fort était ravissante dans le décor de cette saison d'été. Une profusion de fleurs champêtres garnissait l'orée des bois: les marguerites étalaient l'ivoire lisse de leurs pétales, une foison de boutons d'or tournaient vers le soleil le jaune clair de leurs corolles, les immortelles formaient au pied des cèdres des petits massifs neigeux; parmi les bleuets et les quatre-temps le tardif muguet des bois dressait ses tiges nacrées et odorantes, auprès des clochettes azurées des jacinthes sauvages.

Un jour, La Flèche et le sergent, son ami, revenant d'une promenade dans la forêt, aperçurent un petit sentier ombrageux et invitant, sous les branches des gros sapins.

— Où ça mène-t-il? questionna Daniel.

— A une source, je crois.

— Allons voir! D'en parler, ça me donne la soif!

Ils suivirent l'étroit sentier qui serpentait parmi les hautes fougères, puis à travers la brousse, puis de nouveau parmi les fougères: soudain, un brusque détour...et ils se trouvèrent en face d'un gros rocher moussu au pied duquel coulait une source froide et creuse où ils purent se désaltérer délicieusement.

— C'est comme dans les contes de fée, dit La Flèche, cette source au bout du petit sentier perdu dans la fougère!

— C'est vrai! Et ce serait charmant de camper ici, dit Duperrier.

— Oui, dit La Flèche; le soir, on verrait les lucioles passer comme des étoiles filantes et on s'endormirait au murmure de la petite source qui chante son refrain en s'écoulant vers le lac!

— Ce sera pour après la guerre, dit le sergent avec un bon sourire; en attendant, voici l'heure de rentrer au gîte!

En arrivant au fort, tout était dans la plus grande animation; le général était arrivé avec

des troupes; on allait organiser sans retard une attaque sur le fort William-Henry.

Depuis longtemps on travaillait sans bruit à ces préparatifs; toute l'artillerie était maintenant rendue à Carillon.

Les choses avancèrent rapidement, puis, un matin, toute l'armée fut sur pied.

On devait ne laisser au fort qu'un petit détachement pour le garder. La Flèche, à sa grande joie, allait suivre Royal-Roussillon et, sous les ordres de Montcalm, s'embarquer avec les autres dans les barques militaires pour monter vers le lac Saint-Sacrement.

Avant le départ, le général passa dans les rangs, eut pour ses soldats des paroles d'encouragement, et reconnaissant Daniel parmi les tambours, il lui dit:

— Tu t'en vas à ton baptême de feu, La Flèche, es-tu content?

— Ravi, mon général!

Depuis la fonte des neiges, des barques et des canots en grand nombre avaient sillonné le lac Champlain et une grande activité y avait régné. Il n'y avait pas, néanmoins, assez de bateaux pour toute l'armée, qui comptait

près de six mille hommes, dont seize cents sauvages; mais le chevalier de Lévis, et quatre guides Indiens, avec deux mille soldats, étaient partis à l'avance, par terre, résolus de se frayer un chemin à travers les forêts denses et inexplorées de la région.

Un grand nombre de sauvages alliés, horriblement badigeonnés de rouge, de noir et de jaune, suivant leur coutume en temps de guerre, vinrent se joindre aux bateaux de l'armée.

On s'embarqua près du fort Carillon, on remonta jusqu'aux Étroits où il fallut faire un portage; puis, l'on s'engagea sur les eaux limpides du Lac Saint-Sacrement.

Daniel devait garder toute sa vie le souvenir de l'étrange et merveilleux spectacle qui se déployait sur ces eaux cristallines: deux cent-cinquante bateaux, les uns à voiles, les autres à rames, s'avançaient en file gracieuse; ils étaient montés par les militaires dans leurs uniformes blancs lisérés de bleu, de rouge ou violet, suivant les différents régiments; puis venait la brigade canadienne, ensuite les miliciens commandés par Courtemanche; puis, sur une plateforme, soutenue par deux barques

liées ensemble, les canons et les mortiers, sous les ordres de St-Ours; puis, les Canadiens de Gaspé avec les provisions et l'hôpital et enfin les canots des Indiens glissant à la suite de la flotte des barques françaises! Quel cortège féérique et inoubliable!

Cette journée du 2 août avait été très chaude, à peine une brise légère avait-elle ridé le miroir des eaux; vers le soir, tandis que le couchant teignait d'incarnat et de vermeil le flanc des montagnes et la cime des arbres, et donnait au lac des lueurs d'opale, trois points lumineux brillèrent soudain vers l'extrémité de la rive droite...

De la barque où il se trouvait, Daniel les aperçut, et il se souvint qu'un signal devait annoncer au général-en-chef, l'arrivée de la colonne dirigée par de Lévis...

Petit-Cerf, un des quatre guides indiens dans cette marche mémorable, avait dit au jeune soldat:

— À la tombée du jour, lorsque vous serez assez loin sur le lac Harican, regarde à l'orient: si nous sommes arrivés, monsieur de Lévis fera allumer trois feux: c'est le signal convenu!



IX

LE BAPTÊME DE FEU

ON atterrit le lendemain dans une petite baie, non loin du fort William-Henry, mais qui s'enfonçait assez avant dans la rive pour ne pas être vue de la forteresse.

Montcalm partit avec quelques officiers et soldats pour faire une reconnaissance des lieux, et choisit un endroit vers le nord, auprès d'un ravin, pour y faire son campement principal. Daniel faisait partie de ce petit peloton.

Tandis que le général faisait le choix du terrain propice, La Flèche, regardant de tous côtés crut voir des ombres se dissimuler en arrière des rochers, de l'autre côté du ravin.

— Vois donc, dit-il à un autre soldat, quelqu'un nous guette là-bas!

— Il faut le dire au général, fit l'autre. La Flèche se rapprocha du commandant:

— Mon général, dit-il, on nous espionne, je crois.

— Où ça? dit Montcalm.

— De l'autre côté du ravin!

Montcalm se retourna... au même moment, une flèche siffla dans l'air et décoiffa Daniel en se logeant dans son chapeau, le jeune tambour s'étant jeté devant son général...

— Feu! dit celui-ci.

À l'instant des coups de feu partirent dans la direction de l'attaque et l'on vit trois Indiens décamper à toutes jambes et s'enfoncer dans l'épaisseur du bois.

— Un coup des Delaware! s'écria le commandant de Lacorne.

Daniel retira de son chapeau la flèche acérée. Montcalm la prit, l'examina et la rendit au jeune Canadien:

— Ton premier trophée de guerre, dit-il... mais cette flèche m'était destinée; la pente du terrain a mis ton chapeau juste à la hauteur visée, et sans ton mouvement rapide...

Un geste expressif termina sa phrase; puis,

prenant à sa ceinture un petit poignard à manche ciselé, il dit :

— Cette dague me rappelle mes campagnes d'Italie; je te la donne, en souvenir de ton mouvement si vif et si loyal!

— Merci, mon général, dit La Flèche, prenant la petite arme et rougissant un peu, je la conserverai toute ma vie.

Lorsque les arrangements pour l'attaque furent terminés, avant d'ouvrir le feu, Montcalm envoya son aide-de-camp porter une lettre au colonel Monroe, le brave commandant écossais du fort William-Henry, l'engageant à capituler. Ce dernier fit répondre que la garnison du fort allait se mettre en défense et résisterait jusqu'à la fin.

La canonnade commença, terrible, foudroyante, et se maintint de part et d'autre avec une égale vigueur. Les Anglais, en nombre inférieur, attendaient de l'aide du fort voisin, le fort Édouard, commandé par le colonel Webb. Un soir, Daniel avait été désigné pour porter un message à monsieur de Lacorne dont le camp gardait le chemin de ce fort, avec un certain nombre d'Indiens alliés. Che-

min faisant, il aperçut un homme qui se faufiletait entre les arbres... Léger comme une biche, il courut au-devant et cria:—Halte! Puis il imita deux fois le cri de la chouette, ce qui pour les Indiens voulait dire: attention... danger! L'instant d'après, une dizaine de sauvages se lançaient dans la direction indiquée par Daniel.

Celui-ci n'attendit pas; ses ordres étaient de ne pas s'attarder; il se rendit auprès de monsieur de Lacorne, délivra son message et retourna en toute hâte au camp.

Le bombardement continuait sans trêve et le rempart principal, du fort était presque complètement abattu... Un matin, Daniel fut mandé chez le général.

— Eh bien, La Flèche, pas blessé j'espère?

— Une égratignure seulement, mon général, dit celui-ci, désignant un léger bandage sur sa main gauche.

— Tant mieux. C'est toi qui a repéré un ennemi qui essayait de passer l'autre soir?

— Je l'ai aperçu et j'ai vite filé au-devant pour l'empêcher d'avancer, puis j'ai fait le

cri de la chouette pour attirer l'attention des Indiens.

— Tu n'as pas songé à tirer?

— Non, mon général; il faisait sombre, je n'étais pas certain que ce fut un ennemi... j'ai indiqué la direction aux sauvages et j'ai couru délivrer mon message à monsieur de Lacorne, puis je suis revenu ici immédiatement suivant les ordres que j'avais reçus.

— Bien; tu as agi vite (c'est ton fort ça, n'est-ce pas) vite et bien. Ton homme a été pris; il était porteur d'une lettre pour le commandant du fort William-Henry. Je vais envoyer cette lettre aujourd'hui même au colonel Monroe par monsieur de Bougainville, et comme récompense de ta présence d'esprit, tu vas avoir l'honneur de l'accompagner; un portedrapeau vous précèdera.

— Oh merci, mon général! fit Daniel, stupéfait et enchanté de l'honneur qu'on lui faisait.

Une heure plus tard, les tambours avaient battu la chamade, la canonnade s'était tue... Bougainville et le jeune tambour, précédés d'un soldat portant le drapeau fleurdelisé, faisaient leur entrée au fort William-Henry.

Avant de franchir les remparts on leur avait bandé les yeux et on les avait conduits ainsi jusqu'à l'antichambre de la salle du commandant. Là, on enleva leurs bandeaux et on introduisit Bougainville dans la pièce principale tandis que les deux autres Français restaient dans l'antichambre.

Droit et sérieux, pénétré de l'importance de sa mission, Daniel regardait autour de lui les deux rangées de soldats armés et les quatre murs nus de la pièce. Soudain, par une porte entr'ouverte, il aperçut une tête blonde... quelqu'un risquait un oeil furtif... mais un militaire se retourna et ferma la porte à double tour!

À ce moment, on leur fit signe de suivre un soldat qui s'amenait. Ils pénétrèrent à sa suite dans la salle du commandant et allèrent se placer de chaque côté de Bougainville.

Le colonel Monroe était entouré de ses officiers. Sur la table, devant lui, Daniel vit une lettre dépliée. (Il sut plus tard que cette lettre annonçait au colonel que nul secours ne pouvait lui être envoyé du fort voisin).

Le commandant anglais les regarda, puis, se levant, il dit d'une voix claire et brève :

— "Je remercie les Français de leur courtoisie en me remettant cette lettre et je suis heureux d'avoir affaire à d'aussi généreux ennemis."

Les trois envoyés saluèrent, et revinrent dans l'antichambre. Là on leur banda de nouveau les yeux et ils furent reconduits jusque sur les glacis au-delà des remparts.

Peu de temps après leur retour au camp la canonnade recommença ; le bombardement déchirait de plus en plus les murs de la forteresse. Le feu faiblissait cependant du côté des Anglais qui avaient perdu, on apprit ensuite, plusieurs centaines d'hommes.

Enfin, un jour, le fort hissa le pavillon blanc, ses tambours, à leur tour, battirent la chamade, la canonnade cessa et le colonel Young se rendit au camp de Montcalm, offrant de capituler avec des conditions honorables.

Quelques heures plus tard, les chefs des deux armées avaient décidé de la capitulation, une des nombreuses conditions étant que toute la garnison du fort partirait sans être molestée

et pourrait se rendre au fort Édouard, environ vingt milles plus loin.

Montcalm rassembla les chefs indiens et leur apprit la capitulation du fort; il leur dit qu'il s'était engagé, au nom du gouverneur à faire sortir en sûreté tous les occupants de William-Henry et qu'il leur enjoignait de ne pas les molester.

Ils promirent de respecter ces engagements et l'un des chefs traçant un cercle sur la terre avec la pointe de son tomahawk, dit gravement:

— Ononthio désire que ses enfants ne dépassent pas cet espace. Nos guerriers respecteront les ordres d'Ononthio!

Cependant, dès que tout fut paisible du côté des Anglais, une bande de sauvages fit irruption dans le fort, et ces barbares tuèrent tous les malades et les blessés couchés dans leurs lits d'hôpital!

Daniel, frémissant d'indignation et d'horreur, en vit sortir plusieurs, brandissant comme un hideux trophée, une tête humaine, d'où coulaient des ruisseaux de sang!

— Sergent, cria-t-il à Duperrier, voyez donc ces démons!

Un détachement de l'armée française fut envoyé immédiatement pour arrêter ces horreurs, mais les sauvages hurlant leurs cris de massacre, se ruèrent vers le camp retranché où s'étaient réfugiés les occupants du fort depuis le début du siège. Daniel et Duperrier firent partie du détachement de secours.

On réussit enfin à maîtriser les indigènes et à leur faire quitter la place.

— Quand les Anglais doivent-ils partir? demanda La Flèche.

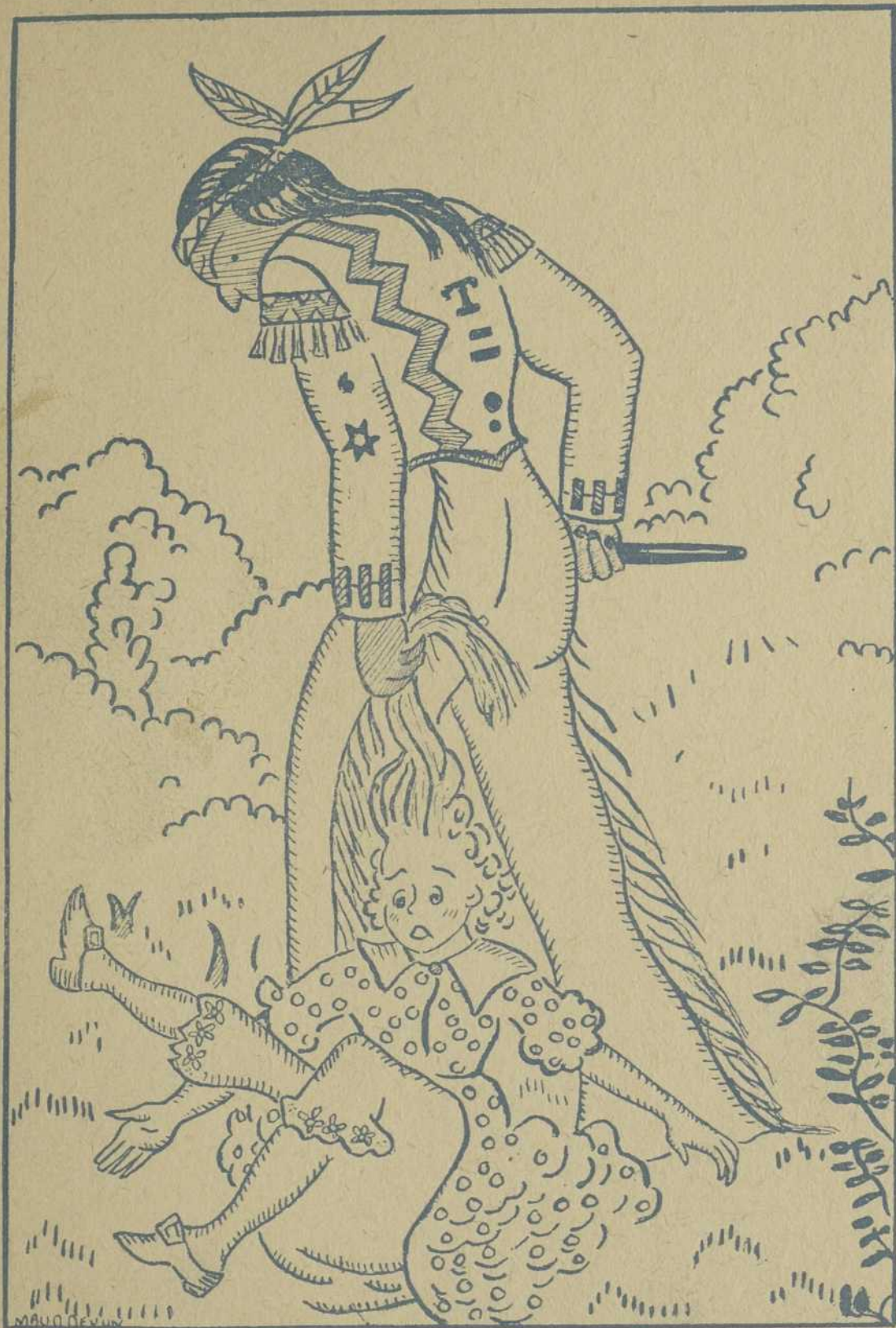
— Avant le jour, je crois, dit le sergent, à cause des Indiens.

Toute la nuit on fit la garde. Le jeune tambour frissonnait sous sa capote, dans la fraîcheur du soir... Ce n'était ni le froid, ni la crainte qui l'éneraient, mais l'horreur! Il était déçu! Il avait cru à la loyauté des Indiens, mais voilà qu'il se prenait à les haïr! Et dans son jeune cœur si droit et si croyant il fit une prière mentale: "Oh Dieu si bon, si miséricordieux, ne laissez pas ainsi salir notre victoire!"

La nuit se passa sans départ; les Anglais hésitant à partir à la noirceur par crainte des sauvages; l'évacuation du fort eut lieu de grand matin...ils sortirent: des femmes, des enfants, des soldats, des officiers...Le détachement les accompagna formant la garde... mais rendus à une certaine distance, les Indiens surgirent de nouveau; ils avaient trouvé de la boisson dans le fort et après l'avoir bue, ce n'était plus des êtres humains mais des monstres déchaînés. Au milieu des cris de détresse, de colère et d'épouvante des attaqués, ils arrachèrent d'abord les armes des soldats, puis s'emparèrent des femmes, des enfants et aussi des hommes désarmés, les tuant ou les faisant prisonniers malgré les efforts héroïques des Français pour les arrêter!

Daniel, horrifié, se lançait d'un côté, puis d'un autre, ici sauvant un enfant qu'un Indien voulait emporter, là frappant un autre barbare qui s'attaquait à un soldat...chacun faisait de même; mais la terreur s'était emparée des attaqués et plusieurs s'enfuirent dans les bois.

Tout à coup, La Flèche entendit derrière lui une voix enfantine qui criait: *Help! Help!*



Saisissant la fillette par les cheveux, le Sioux l'entraîna....

Au secours! Se retournant, il vit un Sioux qui traînait, par sa longue chevelure blonde, une enfant qui jetait des cris de détresse.

— Lâche cette petite! commanda Daniel.

— Non, c'est ma prisonnière, ma part de butin!

— Lâche-là, te dis-je! cria Daniel, attaquant le sauvage avec la crosse de son fusil (il savait qu'il ne devait pas tirer sur un allié).

Celui-ci riposta par un coup de tomahawk à l'épaule et s'écria avec rage: Si tu cherches à me la prendre, je la tuerai; puis saisissant la fillette dans ses bras, le Sioux s'enfuit en courant. . . .

Sans s'occuper du sang qui coulait de sa blessure, sans ramasser son fusil tombé par terre, le jeune tambour, n'écoutant que son courage, oublia la consigne de rester sur la route, et s'élança sur les traces du ravisseur dans le grand bois touffu.



LA CAPOTE MILITAIRE

L'INDIEN filait à travers un sentier battu, La Flèche à ses trousses. Le Sioux s'en aperçut; il changea soudain de direction et se lança dans la brousse, mais le jeune Canadien, malgré sa blessure, le suivait sans peine et gagnait du terrain. L'Indien donnait des signes de fatigue mais continuait sa course sans arrêt, portant toujours la petite fille dont les cris avaient cessé. Derrière un massif de gros sapins, La Flèche se blottit soudainement; le sauvage se retourna et parut écouter... Daniel ne bougeait pas; l'Indien posa l'enfant par terre, elle ne fit aucun mouvement; le ravisseur scruta le bois

de tous côtés, ne voyant rien, n'entendant aucun son, il conclut que le soldat avait sans doute abandonné la poursuite; il prit une corde et la passant autour du corps de l'enfant, la lia solidement, faisant plusieurs tours autour des jambes de la pauvre petite pour l'empêcher de bouger. Prenant ensuite une gourde il but longuement et à plusieurs reprises, puis il s'étendit sur la mousse au pied d'un arbre, auprès de sa prisonnière. Au bout d'un instant, il s'assit, écouta de nouveau et regarda autour de lui, puis prenant les deux bouts de la corde il les noua autour du tronc de l'arbre et se recoucha de nouveau.

De sa cachette, Daniel pouvait tout voir. Il attendit, l'oreille tendue, l'oeil au guet... Il s'aperçut bientôt que l'Indien dormait, sans doute en proie à l'ivresse causée par la boisson qu'il avait bue.

La Flèche avait à sa ceinture la petite dague, cadeau de Montcalm; il la prit dans sa main, résolu de sauver la petite, à tout prix, même s'il fallait tuer le Sioux. Celui-ci demeurait immobile, plongé dans le sommeil.

La fillette cependant le voyait; les yeux

agrandis par la terreur, elle jeta à Daniel un regard angoissé...il mit un doigt sur ses lèvres...elle comprit et ne fit aucun bruit. Se rappelant l'exploit de Petit-Cerf autrefois, il piqua sa dague sur le bout d'une longue branche et la glissa vers la petite, craignant toutefois qu'elle n'eut pas la force de couper elle-même ses liens, mais elle y réussit facilement, la dague étant acérée comme un rasoir.

À ce moment le sauvage s'éveilla à demi, passa sa main sur l'arbre et y sentit les noeuds de la corde, palpa ensuite la robe de l'enfant à demi morte de frayeur, puis rassuré, il se tourna sur le côté et s'endormit de nouveau.

La Flèche, dans son excitation, n'avait pas pris le temps d'enlever sa capote et elle devenait pesante à mesure que la chaleur du jour augmentait. Une idée lui vint: il détacha la cape et encore au moyen de sa branche, parvint à en glisser un bout jusqu'à la prisonnière, lui faisant signe de se rouler doucement dessus et de s'y cramponner; puis, de sa cachette, il se mit à tirer l'autre bout du manteau, doucement, doucement, écartant sans bruit les broussailles...petit à petit, l'enfant

gagnait le côté de son défenseur...l'Indien se retourna...sans ouvrir les yeux, il tâta de nouveau les noeuds de la corde sur l'arbre, et satisfait, il se rendormit.

La Flèche attendit encore un peu, puis il tira l'enfant à lui, l'enveloppa dans la capote et repartit sans bruit.

La petite ne parlait pas, elle semblait à demi inconsciente, mais à travers le drap de la cape, La Flèche pouvait sentir le tremblement convulsif de ses membres.

La blessure du jeune tambour le faisait cruellement souffrir et le fardeau qu'il portait en augmentait la douleur; mais il ne s'arrêtait pas, craignant le réveil du sauvage.

Bientôt, il devint fiévreux et sa vue s'embrouilla; il s'arrêta un instant pour reprendre haleine, puis repartit, trébuchant un peu comme pris de vertige...Tout à coup, au tournant d'un sentier, il aperçut le fort; s'il pouvait lutter encore quelques minutes...mais le pourrait-il? Ses lèvres brûlantes de fièvre murmurent: "Seigneur, gardez-moi mes forces... mon Dieu, mon Dieu! Je n'y vois plus!" et s'appuyant sur un arbre, il ferma les yeux...

À ce moment l'enfant reprit ses sens et jeta un cri perçant. . .

La Flèche ranimé par le son de cette voix, balbutia :

— Chut ! Ne crie pas à cause du Sioux . . . tu es en sûreté . . . avec . . . les Français . . . mais . . .

Ses forces le trahirent de nouveau . . . il eut juste le temps de déposer par terre la petite fille enveloppée dans la capote, lorsqu'il s'affaissa lui-même et perdit connaissance !

Le sergent Duperrier qui faisait partie du même détachement que Daniel, désolé d'être impuissant à empêcher les atrocités des sauvages, eut un ordre à donner au jeune soldat. Ne le voyant pas, il commença à être inquiet ; lorsque le calme fut momentanément rétabli et les soldats retournés au camp, Daniel manquait toujours . . . Où pouvait-il être ? Avait-il été blessé ? Tué ?

Le sergent regardait de tous côtés. Soudain, dans un sentier descendant de la forêt, il aperçut

l'uniforme blanc d'un soldat...il marchait lentement, lentement, et portait un fardeau...

Duperrier le regardait toujours descendre; tout à coup, il le vit s'arrêter, se pencher, puis tomber!

Sans perdre un instant, le sergent s'élança dans le sentier et arriva auprès du soldat affaissé per terre...il reconnut Daniel et auprès de lui, enroulée dans une capote, une fillette blonde qui pleurait!

Le sergent chercha en vain à ranimer Daniel; voyant qu'il ne pouvait y réussir, il résolut d'aller chercher de l'aide. Il emporta l'enfant au camp tout proche et la remit aux mains des officiers, puis avec des brancardiers il retourna vers le pauvre Daniel évanoui...mais en arrivant à l'endroit où il l'avait laissé, il n'y avait plus personne...Daniel avait disparu!





XI

CHATAKOIN À LA RESCOUSSE

LORSQUE le Sioux s'éveilla de son profond sommeil, il s'aperçut avec rage que sa prisonnière avait été enlevée et il ne douta pas un seul instant que ce fut par le jeune soldat qui avait essayé de la lui arracher.

Outré de colère, il suivit les traces du militaire et finit par le découvrir couché par terre et privé de connaissance..... Il chercha rapidement dans les broussailles, nulle trace de la petite Anglaise... Sa rage alors ne connut plus de bornes; il s'empara du jeune tambour, le jeta sur son épaule et s'enfuit dans le bois!

Il venait de disparaître lorsque le sergent arriva avec les brancardiers.

Le sauvage porta Daniel jusqu'à une cache qu'il connaissait dans la forêt, le posa par terre et l'attacha solidement. Voyant que le sang coulait de sa blessure, il la pansa, voulant conserver la vie à son prisonnier afin de l'amener en cachette dans sa bourgade et le torturer avant de le brûler vif. Il fallait le cacher aux Français surtout, qui ne pardonneraient pas le mal fait à un des leurs. . .

Il restait encore un peu de boisson au fond de sa gourde, il en versa quelques gouttes dans le gosier du jeune soldat . . . celui-ci ouvrit les yeux :

— Où suis-je? dit-il faiblement.

— Dans ma cache, Visage-Pâle et tu n'en sortiras que pour te rendre prisonnier à ma tribu!

— L'enfant? murmura le blessé.

— Je l'ai reprise, rusa l'Indien; je l'ai bien cachée, tu ne la retrouveras plus!

Pendant ce temps, le sergent avait averti les autorités, du camp que le tambour de Royal-Roussillon, blessé, évanoui, avait été enlevé. On questionna la petite Anglaise mais elle était si énervée qu'elle ne put leur donner

que peu de détails; cependant on apprit qu'elle avait été enlevée par un Sioux, qu'un soldat l'avait sauvée et qu'il s'était affaissé tout à coup dans le sentier en la ramenant.

Un des officiers suggéra:

— Faites donc venir Joseph Chatakoin, son ami. Ce Huron saura sans doute où il faut se diriger!

Le sergent savait où le trouver et se hâta de lui apprendre les faits.

Petit-Cerf réfléchit un peu avant de répondre, puis il dit gravement:

— Ma nation a honte de ses frères des autres tribus! Ils ont manqué à la parole jurée à Ononthio.

Je pense que pour retrouver La Flèche, il ne faut pas laisser voir qu'on le cherche. Qu'on se cache pour faire le guet aux alentours du bois... et j'irai seul dans la forêt le chercher!

— Penses-tu qu'il ait été tué? questionna Duperrier.

— Je ne crois pas. On l'eut retrouvé à la même place, mort et scalpé... non, l'homme rouge est vindicatif, le Sioux plus encore que les autres... La Flèche lui a enlevé sa pri-

sonnière, il veut se venger, et le torturer avant de le faire mourir!

— Alors, que faire? demanda le sergent avec angoisse?

— Attendre... guetter sans bruit... et Petit-Cerf le ramènera mort ou vif. Prêtez l'oreille: si vous entendez trois fois le cri du hibou, venez au-devant de moi dans le sentier!

Le Huron partit immédiatement et sans prendre le chemin battu, il s'enfonça dans le bois...

Il marchait sans bruit, écoutant, flairant; il se doutait bien qu'il devait y avoir des caches ici comme dans les autres forêts et que le Sioux avait dû y porter le jeune soldat. Il vit soudain, à ses pieds, une petite baguette tombée dans la brousse. Il savait que Daniel en portait toujours deux à sa ceinture; plus loin, il vit des traces de sang... il était donc sur la bonne piste, la blessure avait dû saigner lorsque l'Indien avait transporté le soldat!

Il s'étendit sur le sol et attendit longtemps. Une source coulait à quelques pas de sa cachette, il s'y désaltéra et se cacha de nouveau.

Avant le coucher du soleil il vit poindre

un peu plus loin la silhouette d'un Indien. Celui-ci regarda de tous côtés, puis marcha lentement vers la source, son tomahawk à la main... Chatakoin ne bougeait pas mais le suivait des yeux... rendu à la source, l'Indien se coucha sur le sol et se mit à boire l'eau rafraîchissante... il ne se releva pas... une flèche fendit l'air et lui traversa la nuque!

Petit-Cerf bondit auprès de lui, s'empara de son tomahawk, et voyant que le Sioux bougeait encore il l'acheva d'un coup de la terrible hache entre les deux épaules.

Retrouver la cache était chose facile, puisque le Huron avait vu l'autre Indien en sortir...

Daniel, solidement ligotté, était couché sur la mousse; les yeux fermés, il semblait dormir. Petit-Cerf coupa les liens, passa sa main sous son gilet... le coeur battait! Il vit que l'épaule avait été pansée:

— C'est comme je pensais, murmura-t-il, il le réservait pour la torture!

Le Huron prit le pauvre blessé entre ses bras vigoureux et repartit vers le campement, suivant cette fois le sentier. Arrivé en vue du fort, il fit entendre trois fois le cri du hibou,

tel que convenu... À l'instant, une bande de soldats s'élança vers lui et on porta le rescapé jusqu'à l'infirmerie du camp où un chirurgien se mit en devoir de défaire le pansement du sauvage et de le remplacer par un autre plus conforme à l'hygiène, tandis que le sergent, ému, serrait la main du brave Huron et le félicitait de son adresse et de son dévouement.

Le lendemain, pendant que dans son lit d'hôpital, le blessé commençait à donner de vagues signes de connaissance, Chatakoin se dirigeait avec un message vers le camp retranché. En route, il vit un officier anglais subitement attaqué par un Iroquois et en grand danger de se faire massacrer. Il se lança sur l'agresseur pour l'arrêter, mais celui-ci, lâchant l'officier, se retourna contre le Huron et lui plongea son tomahawk dans le coeur!

Ainsi périt un des plus braves guerriers de la nation huronne.

L'Anglais et deux soldats français qui venaient d'accourir, s'emparèrent de l'Iroquois, tandis que d'autres militaires ramenaient au campement le corps du loyal et brave Petit-Cerf.



XII

GEORGETTE

PELOTONNÉE sur les genoux de son grand'père Georgette Fisher lui racontait les terreurs du jour de l'attaque des sauvages.

Avec les autres rescapés de la garnison de William-Henry, ils étaient rendus au fort Édouard depuis déjà quelques jours.

— C'est lorsqu'un Indien m'a attaqué, dit le capitaine, que je t'ai perdue de vue. Raconte-moi ce qui s'est passé; jusqu'à présent tu n'as pas été assez bien pour que je puisse t'interroger.

— Nous étions ensemble, dit Georgette, les enfants et les femmes; Mistress Gruntle me

tenait par la main... tout à coup, un grand sauvage la jette par terre et me saisit par le bras! Je cherche à lui échapper, je lutte... mon chapeau tombe... alors le sauvage me saisit par les cheveux et m'entraîne... Je crie de toutes mes forces!

— Quand je pense que j'étais si près de toi, pauvre petite, me défendant contre un de ces démons, et que je n'ai pas entendu ton cri!

— Il y avait tant de cris, grand-père, et tant de vacarme! Ce n'est pas étonnant que tu n'aies pas distingué ma voix! Mais un soldat français s'est retourné et a crié au sauvage de me lâcher!

— Tu as compris ça?

— Oui, tu sais bien que je comprends le français. L'Indien alors m'a prise dans ses bras et emportée dans le bois... j'ai crié, pleuré, puis j'ai vu le soldat qui courait derrière nous!

— Pauvre enfant! dit le capitaine en l'embrassant.

— Je n'ai plus crié alors, j'ai prié le bon Dieu tout bas et j'ai fait semblant de dormir. ...

Le sauvage m'a mise par terre et m'a attachée, puis il a bu quelque chose, puis il a noué les bouts de la corde autour d'un arbre tout près de lui... je tremblais tu comprends, et je me pensais finie!

— Alors le Français est venu?

— Non. Le sauvage s'est couché et s'est endormi; j'ai regardé autour de moi sans pouvoir remuer. (J'étais couchée sur le côté) et j'ai vu le Français; il m'a fait un signe avec un doigt sur ses lèvres, comme toi, grand'père, quand tu trouves que je parle trop!

Le capitaine sourit sans répondre.

— Puis, continua Georgette, il m'a glissé un petit poignard, j'ai coupé la corde, je me suis roulée sur sa capote et il m'a tirée à lui sans que le gros sauvage s'en aperçoive!

— Brave garçon! murmura le capitaine.

— Il m'emporta dans ses bras enroulée dans la grosse cape, tu comprends je ne pouvais marcher, j'étais tremblante de froid et de peur... mais au bout de quelque temps, je ne sais ce qu'il a eu, il a trébuché et m'a mise par terre... c'était dommage, nous étions en vue du fort. Je me suis mise à pleurer et

ensuite un autre militaire est arrivé et m'a emportée au camp français... est-il mort, grand-père, celui qui m'a volée au gros démon sauvage?

— Je ne sais pas. Lorsque les soldats français t'ont ramenée au camp retranché où nous étions revenus l'un d'eux a dit, comme je les remerciais:

— Nous n'avons rien fait, c'est un autre de nos soldats qui a défendu la petite et l'a prise au Sioux. Il a été blessé dans la lutte et est dans le délire depuis hier à l'hôpital du campement.

— Pauvre soldat! Il a donc été bon et brave, hein grand-père?

— C'est vrai... bien qu'il soit un ennemi!

— Il n'est pas *mon* ennemi, déclara la petite fille avec décision et je vais prier tous les jours pour qu'il ne meure pas!

— J'espère, moi aussi, que le brave garçon va survivre à ses blessures, dit le capitaine... mais ne parlons plus de ces horreurs si près de nous encore! Dans peu de temps nous serons chez nous, en Virginie, et tu te remettras de cette secousse effroyable!

Quelques semaines plus tard, en effet, la petite Georgette était de retour à la plantation de son grand-père et celui-ci, heureux de la voir en sûreté, et pouvant reprendre l'usage de ses jambes, (elle avait été deux mois sans pouvoir marcher) fut fort aise de prendre lui-même un repos bien nécessaire. Il ne se lassait pas de dire son bonheur d'avoir retrouvé son home, sa blanche maison, la riche verdure de ses cotonniers, ses vieux serviteurs noirs et la quiétude paisible des jours et des nuits.

Le colonel Washington, de passage dans son pays, se rappela sa jeune filleule et se rendit à la plantation du capitaine Fisher. Il connaissait le désastre de William-Henry, mais il fut bien surpris d'apprendre l'odyssée de Georgette.

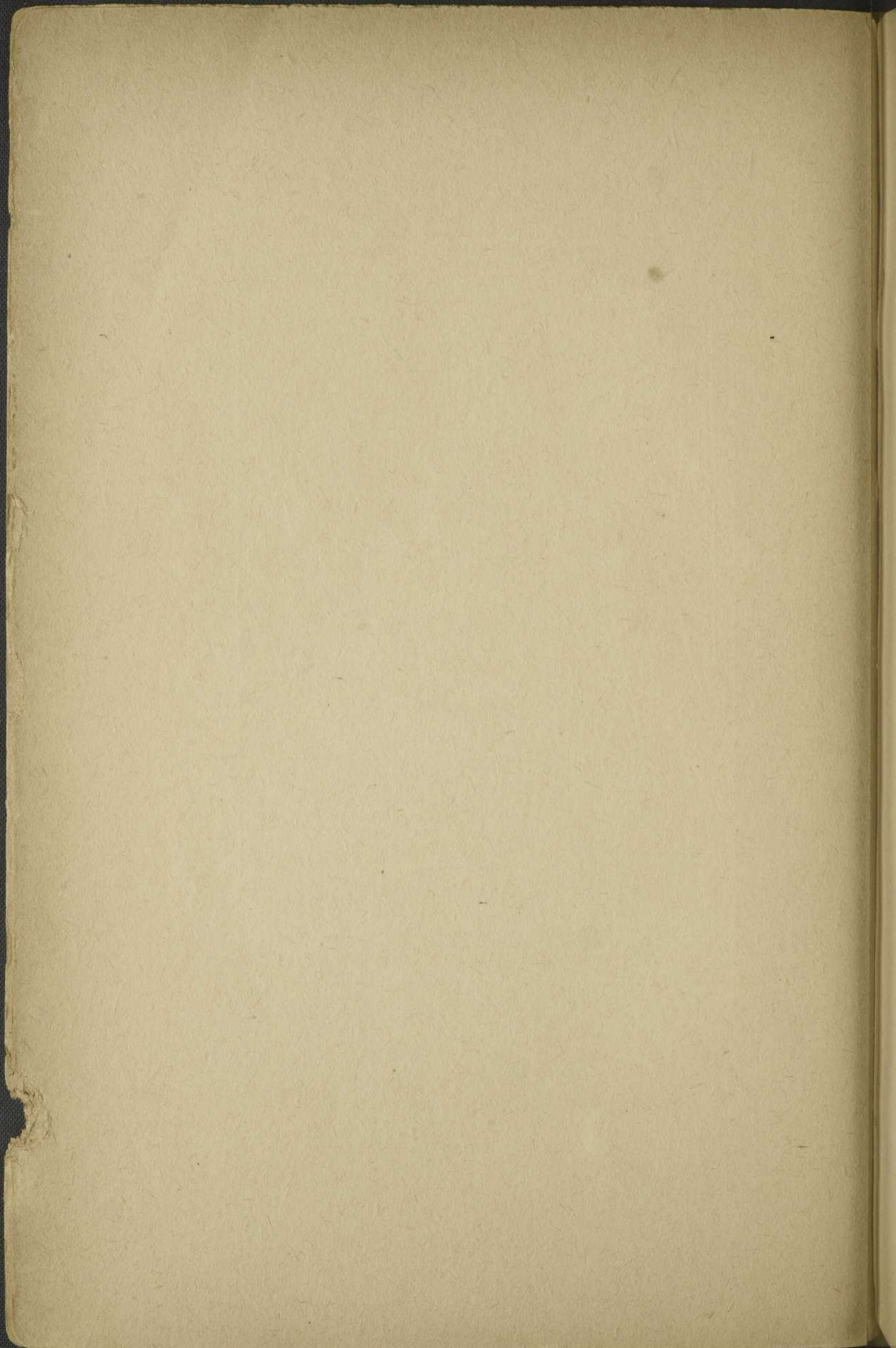
Pendant qu'il causait avec son grand-père, la fillette disparut et revint apportant une capote militaire.

— Voyez, dit-elle à Washington, voilà ce qui m'a sauvée du terrible sauvage!

— C'est plutôt le soldat qui t'a sauvée, ma petite, dit le colonel en riant; sais-tu son nom, ce brave?



"Voici pourtant une marque", dit Washington.



— Non; et sa cape n'est pas marquée!

— Voici pourtant une marque, dit Washington, indiquant une flèche dessinée à l'intérieur de la capote.

— Cela ne nous dit rien de plus, dit le capitaine.

— On ne sait jamais ce qui peut arriver... plus tard, vous connaîtrez peut-être le nom de ce vaillant soldat! Les Français sont nos ennemis dans cette guerre, n'empêche que ce sont des braves!

— Plus tard, ils seront nos amis, déclara Georgette.

— Oh toi, ma filleule, tu as du sang français dans les veines! Mais qui sait? On verra peut-être ces mêmes Français nous tendre, à l'occasion, une main amie... la vie est pleine d'imprévu!

Le jeune colonel ne savait pas si bien dire... Il ne se doutait pas que moins de vingt ans plus tard, il deviendrait le chef d'une grande république indépendante et que les Français apporteraient à cette indépendance l'aide de leur bravoure et le secours de leurs armes.



XIII

LE RETOUR

GRACE à sa robuste constitution, Daniel se remit rapidement du fort accès de fièvre causé par sa blessure. Cette plaie profonde et douloureuse avait été envenimée par les efforts de sa course à la poursuite du Sioux, mais le pansement de celui-ci, destiné à soulager le blessé dans le but de le torturer plus tard avait eu pour effet d'arrêter l'épanchement du sang, rendant ainsi plus efficace le traitement du chirurgien. La blessure commença bientôt à se cicatriser.

Le sergent avait appris au jeune soldat les circonstances de son sauvetage et la belle conduite de son ami Chatakoin.

— Brave Petit-Cerf, murmura Daniel, j'aimerais à le voir!

— Il est absent, dans le moment, dit Duperrier, ne voulant pas agiter le blessé en lui apprenant la mort de son ami.

— Et la petite Anglaise? Le Sioux l'avait reprise?

— Pas du tout! Je l'ai trouvée près de toi, enveloppée dans ta capote; elle est en sûreté avec son monde, grâce à toi, mon gars!

Le général Montcalm, visitant les blessés dans l'hôpital improvisé du campement, s'arrêta près du lit de Daniel.

— Eh bien, mon La Flèche, dit-il, te voilà baptisé par le feu, le tomahawk et le sang!

— Oui, mon général... mais j'ai trahi ma consigne!

— Comment ça?

— La consigne était de protéger la garnison et de rester auprès des Anglais sur la route...

-- Et toi, tu as couru les bois!

— À la poursuite d'un Sioux, oui, mon général; il emportait une petite Anglaise!

— Ton action est pleinement justifiée, mon

garçon; des horreurs comme celles qui se sont passées en dépit de nos efforts, seraient de nature à nous faire presque haïr notre victoire... mais, hâte-toi de guérir; Royal-Roussillon a encore besoin de son tambour!

Le jour du départ (sept jours après le coup de tomahawk) Daniel put marcher jusqu'à la barque hôpital qui l'attendait avec quelques autres blessés. Pâle et un peu chancelant, il prit place dans le bateau.

Le fort William-Henry et toutes les casernes avaient été complètement démolies, et toutes les grosses billes de pin formant les remparts, empilés au-dessus des débris; on y mit le feu au moment du départ!

La flotte de barques de l'armée victorieuse redescendit le lac Saint-Sacrement à la lueur de cette torche gigantesque couvrant les eaux et toute la lande de son sinistre embrasement...

Plus de guerriers sur ce rivage où se trouvaient hier encore des milliers de combattants, plus de canonnade, plus de cris affolés... Lorsque l'incendie aura tout dévoré, un silence de mort règnera sur ces rives incultes, théâtre

de si vaillants exploits et d'une si grande mais si tragique victoire. . .

— Où sont donc les Indiens? demanda Daniel remarquant l'absence des canots.

— Ils sont partis pour Montréal il y a quelques jours avec leurs prisonniers, répondit un blessé.

— Quels monstres! Sauf mon ami Chatakoin que j'aime et qui m'est si dévoué je les déteste ces indigènes depuis le premier jusqu'au dernier!

— C'est la boisson, camarade; quand ils ont bu l'eau de feu, comme ils disent, ce ne sont plus des humains, mais des bêtes féroces!

— Chatakoin est-il parti avec eux?

— Chatakoin? Petit-Cerf? Mais il est mort! Ne le savais-tu pas?

— Mort! Petit-Cerf!

— Mais oui! En défendant un officier anglais attaqué par un Iroquois!

Daniel ne répondit pas. Son jeune coeur était plein de chagrin à cette triste nouvelle et il détourna la tête pour cacher deux grosses larmes qu'il ne pouvait refouler!

De retour à Carillon, il dut s'aliter encore

et garder l'infirmerie pendant quelque temps, puis, peu à peu, ses forces revinrent et il put reprendre ses fonctions à l'armée.

Il prit part, l'année suivante à la glorieuse journée de Carillon et ensuite à la tragique bataille des Plaines d'Abraham. Il eut la douleur de voir tomber non loin de lui, l'illustre général qui l'avait lancé dans sa carrière militaire.

Il combattit comme sous-officier à l'héroïque bataille de Sainte-Foye et reçut du général de Lévis la promesse d'une promotion au grade de lieutenant.

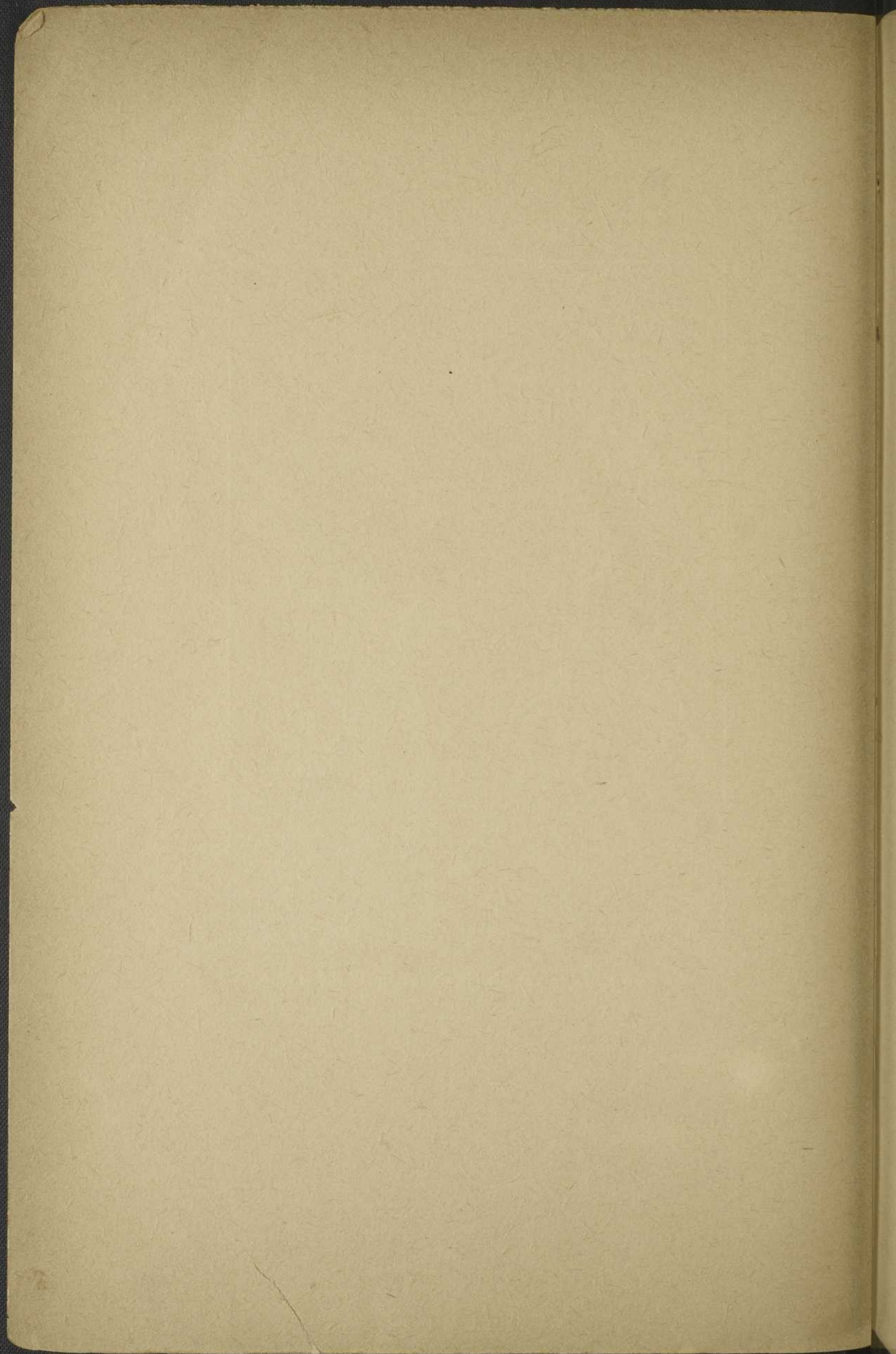
Mais la cession du pays aux Anglais, vint changer sa destinée.

Les régiments de France devaient retourner dans leur patrie, mais Daniel était Canadien; on le laissa libre de partir ou de rester au pays. Il avait maintenant vingt ans: l'heure sonnait pour lui de se créer un avenir... allait-il suivre son régiment et devenir Français?

L'armée stationnait à Montréal. La Flèche demanda quelques jours de permission et se rendit à Québec où il avait des amis; là, il rencontra par hasard, le curé du Château-Richer



“La Flèche! Je ne t’aurais jamais reconnu!” dit le curé.



qu'il n'avait pas revu depuis son passage au presbytère avec Montcalm près ce cinq ans auparavant.

— Bonjour, monsieur le curé, dit Daniel.

— Bonjour, mon ami. Qui êtes-vous?

— Vous ne me reconnaissez pas?

— Ma foi non!

— Daniel Rocher!

— Daniel Rocher! La Flèche! Je ne t'aurais jamais reconnu, dit le curé en lui serrant la main. Tu es à l'armée?

— Oui, j'y suis encore, je ne sais pour combien de temps...j'aimerais bien à vous consulter à ce sujet.

— Reviens avec moi à mon presbytère, dit le curé, j'y retourne justement; nous pourrons alors parler d'affaires et j'ai hâte de savoir tout ce qui te concerne.

Lorsque Daniel retourna à Montréal quelques jours plus tard, son parti était pris; il resterait au Canada. L'abbé Buron le lui avait fortement conseillé. Il n'avait aucune fortune, mais sa jeunesse, son intelligence, son énergie et sa

belle conduite à l'armée étaient de puissants indices d'un succès dans la vie.

Ses goûts un peu nomades le portaient vers un travail au grand air et des courses à travers le pays. Grâce à l'aide du curé, il étudia l'arpentage et la géométrie et devint par la suite un excellent arpenteur.





XIV

LA FLÈCHE

ENVIRON un an après le départ des troupes françaises, Daniel se trouvait, un jour, à Québec, dans l'intérêt de ses études d'arpentage; il vit passer près du Château-Saint-Louis, la voiture du gouverneur Murray; il remarqua avec le gouverneur, un vieux militaire et une très belle jeune fille blonde.

Le même soir, il assistait à une petite réunion chez des amis québécois; à sa grande surprise, une des invitées était la jeune fille entrevue dans la voiture officielle dans l'après-midi. . .

On le présenta: monsieur Rocher...mademoiselle Fisher!

Daniel commençait à savoir un peu l'anglais et il dit :

— Vous êtes Anglaise, mademoiselle ?

— Oui, mais ma mère était française et je puis parler votre langue !

— Vraiment ? J'en suis bien content, car je ne suis pas très ferré dans la vôtre ! Je vous ai vue dans la voiture du gouverneur cet après-midi !

— Oui ; il est notre cousin ; mon grand-père le capitaine Fisher est stationné à Québec depuis que les Français sont partis... mais pardon, je vous chagrine, vous êtes Français ?

— Non, Canadien !

Cette première rencontre fut suivie de plusieurs autres et un jour Daniel fut invité à dîner chez le capitaine Fisher.

Pendant le repas, la conversation roula sur les questions du jour et incidemment sur l'armée française, ses victoires et ses défaites. Daniel, sans blesser ses hôtes, défendit noblement la cause française mais ne précisant aucun détail et ne mentionnant pas le nom de son régiment ni celui des batailles auxquelles il avait pris part.

Les semaines passèrent... Daniel avait de l'attrait à Québec, à part ses études, et ne songeait pas à en partir... Georgette et lui étaient devenus de très bons amis, ne se doutant, ni l'un ni l'autre, que leur connaissance datait de 1757.

Un soir, en entrant chez le capitaine, il y rencontra un ami, venu faire ses adieux à Georgette avant son départ pour un long voyage.

Au bout de quelque temps, le jeune homme se leva pour prendre congé et en partant, il dit à Daniel :

— À l'an prochain, La Flèche! Je te verrai à mon retour des vieux pays!

— Au revoir, mon ami, bon voyage! dit Daniel.

Lorsqu'il fut parti, Georgette s'écria :

— Pourquoi vous appelle-t-il La Flèche? Ce n'est pas votre nom, n'est-ce pas?

— Ce n'est qu'un sobriquet; mon père m'appelait ainsi, et à l'armée, j'étais toujours : La Flèche!

— C'est étrange...

— Pourquoi?

— Un souvenir qui me hante...qui date de longtemps!

— Un souvenir?

— Oui, une hantise terrible qui me rappelle le fort William-Henry!

— Le fort William-Henry me rappelle aussi, à moi, des souvenirs atroces et j'ai là une cicatrice qui m'empêchera toujours de l'oublier, dit Daniel en se touchant l'épaule.

— Le trou d'une balle?

— Non, la déchirure d'un tomahawk!

Georgette devint pensive; puis elle reprit:

— Vous vous êtes pourtant battus avec les Indiens pour alliés!

— Oui, mais ces démons, on n'a pu les contrôler! Justement, celui qui m'a fendu l'épaule traînait par les cheveux une fillette anglaise, et comme je voulais l'arrêter, il me frappa avec sa hache et se sauva avec la petite!

— Mais vous l'avez poursuivi! fit Georgette, haletante, devinant subitement la vérité...

— Oui, bien sûr, mais...

— Il s'est endormi, continua Georgette, émue, vous avez enroulé la petite fille dans votre capote...

— Mais comment se fait-il? commença Daniel...

— Attendez, attendez! s'écria la jeune fille elle sortit vivement de la chambre; un instant plus tard, elle revenait portant sur son bras une capote militaire.

Daniel prit la capote et la retourna...

— La Flèche! s'écria-t-il; la marque faite par Petit-Cerf! Et c'était vous, la petite fille?

— Oui! Et c'est vous le brave soldat inconnu qui m'a sauvée du Sioux! Allons le dire à grand'père!

Le capitaine remercia avec effusion celui qui jadis avait arraché sa petite-fille à un sort si terrible.

— Elle n'a jamais voulu se défaire de cette capote dit-il, espérant toujours que ce manteau lui ferait retrouver son défenseur... Qui donc vous l'avait si bien marquée?

— Petit-Cerf, un brave Huron, qui me sauva deux fois la vie. Il est tombé lui-même à William-Henry en défendant un de vos officiers contre le tomahawk d'un Iroquois.

— Cette action en rachète d'autres dans mon souvenir, dit gravement le capitaine, je ne l'oublierai pas!

L'année suivante, Daniel épousa la blonde jeune fille qu'il avait autrefois volée à son ravisseur indien, et ils se fixèrent à la campagne dans les environs du Château-Richer.

L'épisode du serpent à sonnettes et les autres exploits du loyal Petit-Cerf furent très souvent rappelés dans leur famille.

La petite dague italienne, cadeau de l'illustre Montcalm, et la flèche indienne qui avait troué le chapeau du jeune tambour, furent toujours conservés comme de précieux souvenirs.

On garda aussi avec soin la vieille capote militaire qui avait joué un rôle si important dans la vie de Georgette et de Daniel.

Le sobriquet de "La Flèche" demeura attaché au nom de ce brave Canadien, si bien que dans la suite, il finit par le porter toujours, et dans sa région on ne le désignait jamais autrement que: Daniel Rocher dit la Flèche!

La Maissonette,
Lac des Pins, août, 1933.

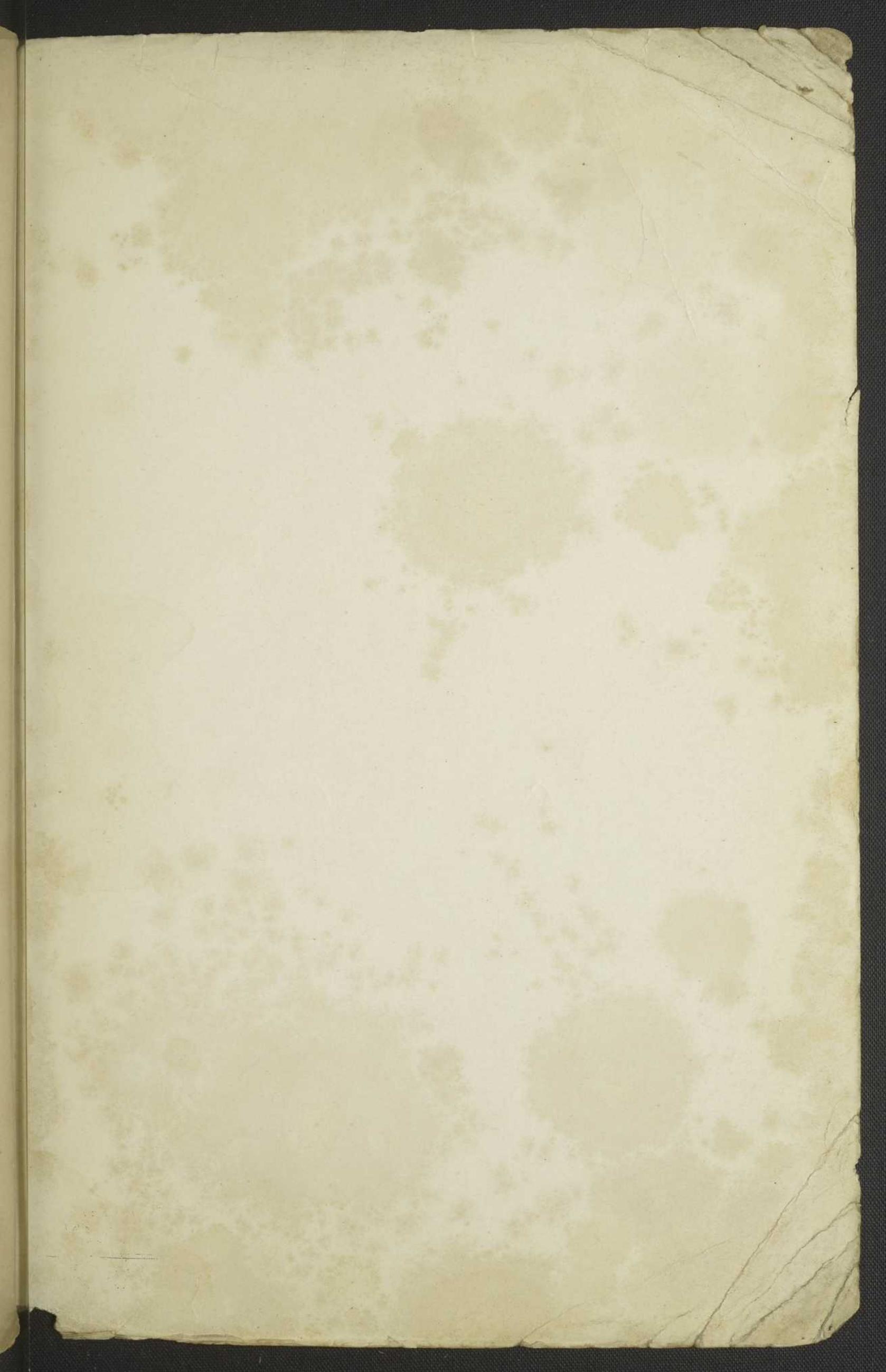
FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Page
CHAPITRE I — Au fort William-Henry	11
CHAPITRE II — Petite-Ferme	22
CHAPITRE III — Vers Québec	35
CHAPITRE IV — Parmi les soldats	46
CHAPITRE V — Le professeur de tambour	59
CHAPITRE VI — Le serpent à sonnettes	73
CHAPITRE VII — Petit-Cerf à Carillon	79
CHAPITRE VIII — La flotte de guerre	85
CHAPITRE IX — Le baptême de feu	95
CHAPITRE X — La capote militaire	108
CHAPITRE XI — Chatakoin à la rescousse	114
CHAPITRE XII — Georgette	120
CHAPITRE XIII — Le retour	128
CHAPITRE XIV — La Flèche	137

:o:

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
QUATORZIÈME JOUR DE FÉVRIER
MIL NEUF CENT TRENTE-CINQ
POUR LES
ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE
1735 RUE S. DENIS,
À MONTRÉAL
PAR LES SOINS DE
L'IMPRIMERIE MODÈLE LIMITÉE
285 EST, RUE DORCHESTER,
À MONTRÉAL.



BNQ



000 476 533

Titres de la Série
ROMANS HISTORIQUES
chez le même éditeur

<i>Le Petit Page de Frontenac</i>	Maxine
<i>Jean La Tourte</i>	Maxine
<i>Les Orphelins de Grand-Pré</i>	Maxine
<i>Le Tambour du Régiment</i>	Maxine
<i>Le Pêcheur D'Eperlan</i>	Maxine
<i>La Sorcière de l'Îlot Noir</i>	Mme G. Coupal
<i>Le Notaire Jofriau</i>	Adrienne Senécal
<i>Le Chevalier d'Aleyrac</i>	Régis Roy
<i>La Sève Immortelle</i>	Laure Conan
<i>Montcalm se fâche</i>	Harry Bernard

\$0.60
